168

1ER JANVIER 1949

100 FRANCS

France Illinois U Library

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

MINUIT, CHRÉTIENS...

Alors que dans l'univers tout entier on prie l'Enfant-Jésus et l'on appelle la paix, des hommes et des enfants tombent en Chine, en Indochine, en Indonésie, en Palestine, en Grèce, où la guerre ne désarme pas. Phot. *France-Illustration* (H. Parnotte.)

U OF I
LIBRARY

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

TARIF DES 4 CATEGORIES D'ABONNEMENT

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.
L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».
L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.
L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET UNION FRANÇAISE :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois . . .	1.950	2.450	2.550	3.050
Un an . . .	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER :

		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
U. S. A.	6 mois...	9,30	dollars	11,85	12,05	14,60
	Un an....	18,60		23,70	24,10	29,20
SUISSE.	6 mois...	37,55	francs suisses	47.90	48,65	59,02
	Un an....	75,10		95,80	97.30	118.04
PORTUGAL.	6 mois...	231,75	escudos	295,80	300,50	364,45
	Un an....	463,50		591,60	601	728,90

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an....	4.900	6.250	6.350	7.700

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

France et Union française. Un an **1.000 fr.**
Étranger. . . . . Un an **1.360 fr.**

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — « En cas de changement de prix, les abonnés seront servis jusqu'à concurrence de la somme figurant à leur crédit. »
(Décision du Comité Directeur du Syndicat des Publications Périodiques Françaises en date du 22 janvier 1948.)
Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de **20** fr. en timbres-poste.
Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.
TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

TRÈS SIMPLE
— Pour que je puisse établir vos étrennes, vous me donnerez le métrage carré de votre loge et la racine cubique du cordon.

NAISSANCE DE 1949
Le chou dans lequel vient au monde le nouveau-né.

REVANCHE
— Enfin !... c'est bien mon tour !

DERNIÈRE NOUVEAUTÉ
— Cette palme et cette auréole, c'est une panoplie de martyr ?
— Non, de contribuable.

PROMOTION JUSTIFIÉE
LE PAQUET DE CAPORAL. — J'estime qu'avec l'augmentation de mon prix je devrais avoir droit au grade de général !...

OPÉRA · 22-97
Georgette Lené
haute Mode
22, R. GODOT DE MAUROY

ARBRES FRUITIERS
DE RAPPORT IMMÉDIAT
ROSIERS DERNIERES NOUV.
Toutes plantes pour parcs et jardins
PLANTS pour boisement
Catalogue franco n° 96
BACHELIER - CHARVOT
CHATEAUROUX (Indre)

DU LIMOGES sur votre table
DIRECTEMENT
De LIMOGES FRANCO de port et d'Emballage et si vous le désirez A CRÉDIT
Demander notre nouveau Catalogue illustré ! il vous sera adressé FRANCO
PORCELAINES SALMON ET Cie AV. FOUCAUD LIMOGES

CINQUIÈME ANNÉE NUMÉRO 168 1er JANVIER 1949

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

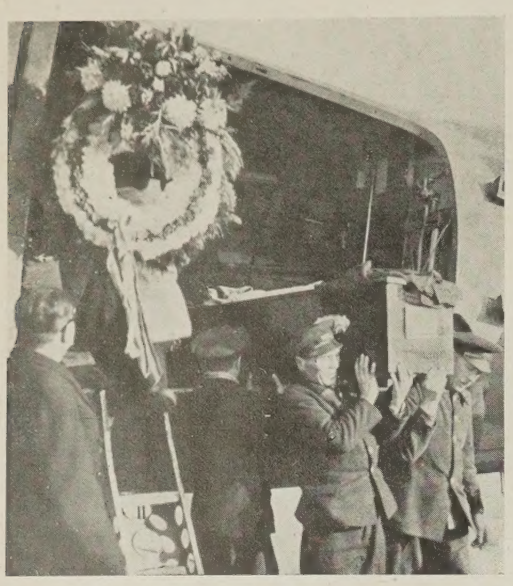
G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

LE ROI ABDULLAH A BETHLÉEM

Au cours de sa récente visite en Palestine, le roi Abdullah de Transjordanie s'est arrêté quelque temps à Bethléem, berceau de la chrétienté. On le voit ici, en compagnie du légat pontifical (à sa droite), prendre un rafraîchissement dans l'église de la Nativité. Quelques jours après la trêve entre les troupes d'Israël et les Arabes était rompue et les opérations recommençaient le jour même de Noël. Phot. Associated Press.

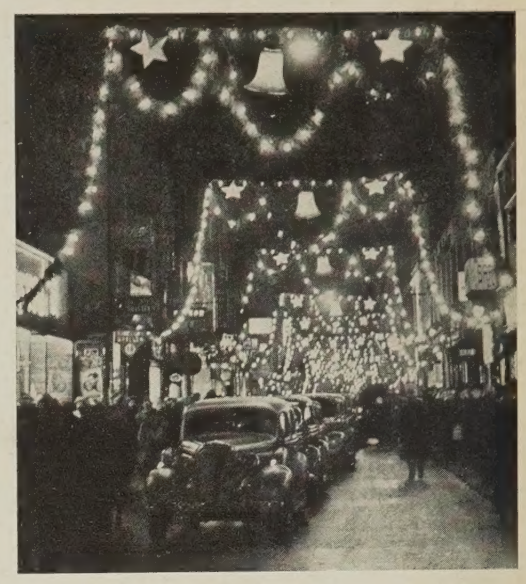
42558

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

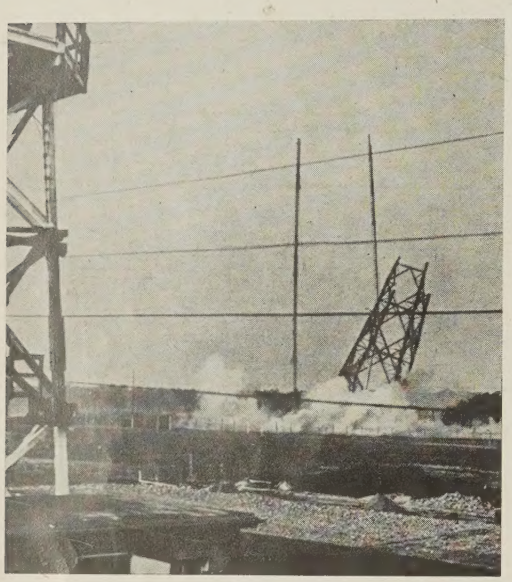


AU HAVRE, une émouvante cérémonie a marqué le retour des restes du pilote havrais Jean Maridor, qui, en Angleterre, se jeta avec son avion contre un V-2 pour empêcher celui-ci de s'abattre sur un hôpital.

A LONDRES, dans l'église catholique du Saint-Rédempteur, l'aîné des fils du docteur Fisher, archevêque de Cantorbery, chef de l'église protestante anglicane, a épousé Miss Sutton, une artiste de Chelsea.

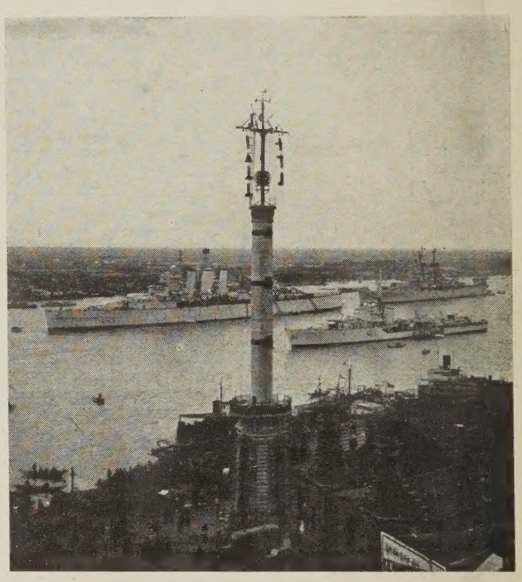


A COPENHAGUE, où, d'ordinaire, l'éclairage des magasins est sévèrement réglementé, les rues principales ont été brillamment illuminées pour la première fois depuis 1939 à l'occasion des fêtes de Noël.

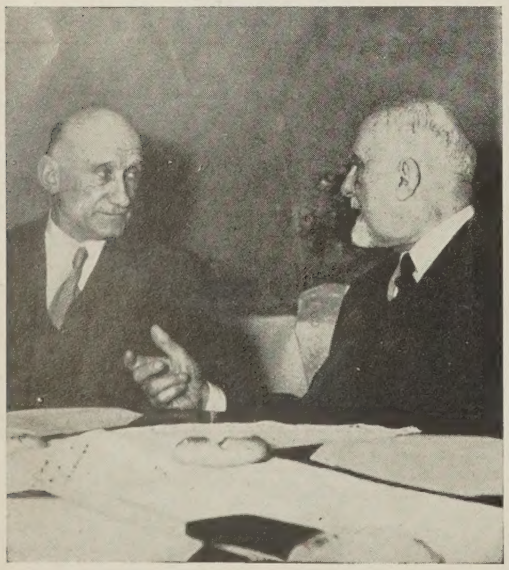


A BERLIN, deux pylônes de la station de la radio sous contrôle soviétique installés en zone française ont été abattus, sur l'ordre du général Ganeval, afin d'assurer la sécurité du terrain d'aviation de Tegel.

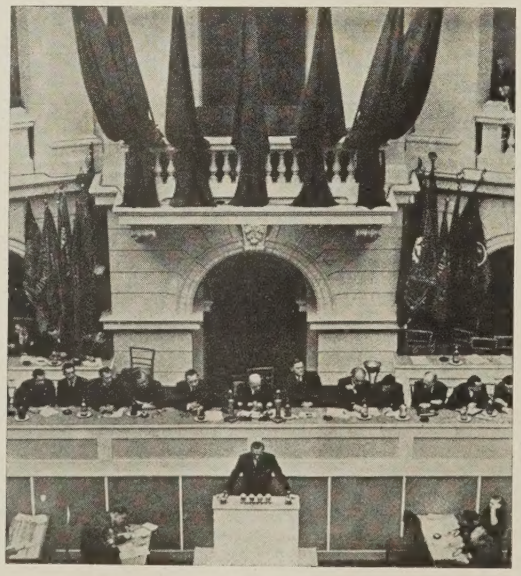
A NEW-YORK, l'hiver s'est déjà fait sentir par d'abondantes chutes de neige. Le soir, dans Times-Square (ci-dessus) comme dans les artères de la Cité, les automobiles et les piétons se sont faits rares.



A SHANGHAI, en raison des événements, le croiseur britannique *Sussex* et le destroyer *Comas* se sont ancrés à l'entrée de la rivière Whangpoo. On aperçoit également, à droite, le croiseur américain *Astoria.*

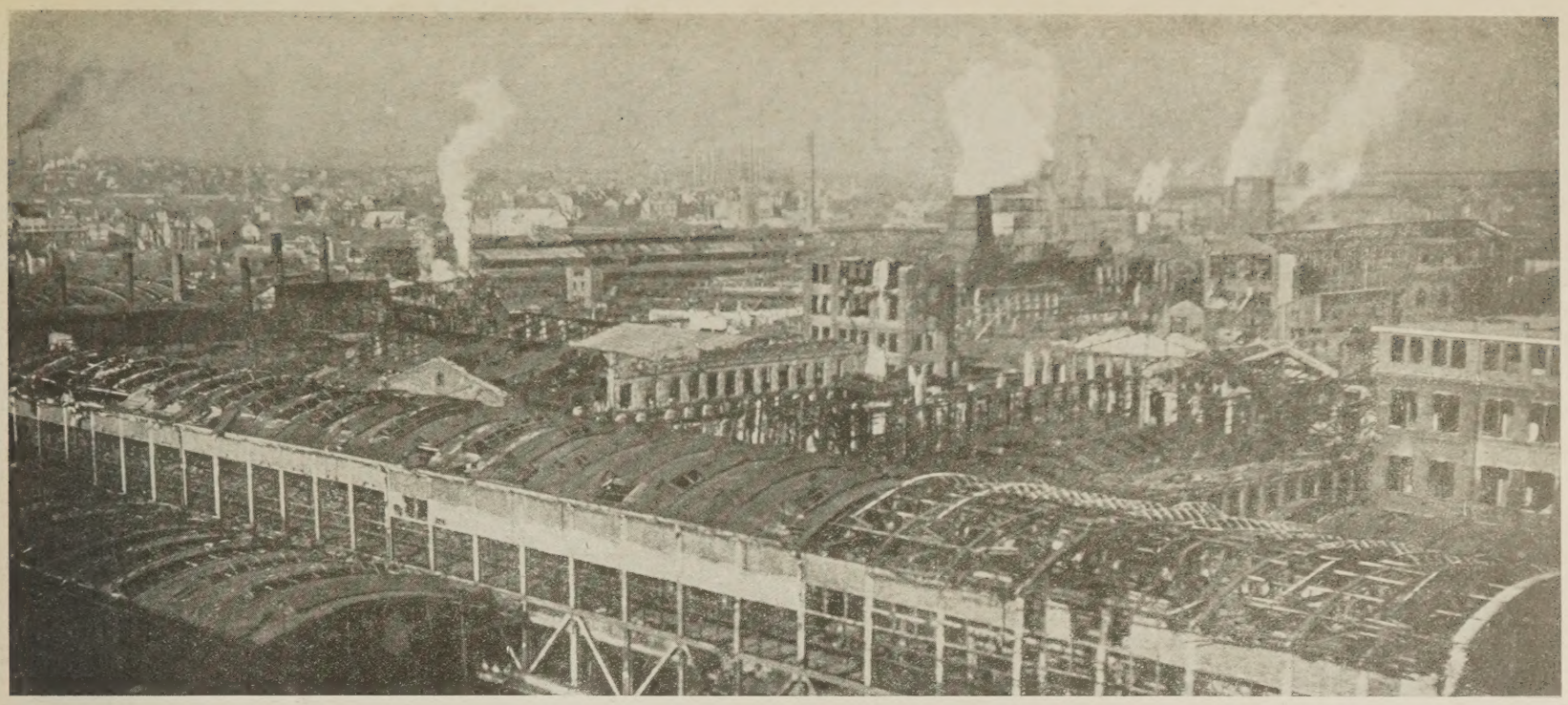


A CANNES, M. Robert Schuman et le comte Sforza se sont entretenus des problèmes restant à régler entre la France et l'Italie : union douanière, questions de main-d'œuvre et frontière des Alpes, etc.



A VARSOVIE s'est tenu un Congrès pour l'unification du parti communiste et du parti socialiste. Le président de la République polonaise, M. Bierut (à la tribune), présidera le nouveau parti ouvrier unifié.

A WASHINGTON, M. Daniels, délégué des U. S. A. au Conseil pour l'organisation panaméricaine, tente d'apaiser le différend entre Costa-Rica et le Nicaragua avec les représentants des deux Etats sud-américains.



MALGRÉ LES BOMBARDEMENTS MASSIFS QU'ELLE A SUBIS DURANT LA GUERRE, LA RUHR DEMEURE UN VÉRITABLE ARSENAL D'INDUSTRIES ET D'USINES.

LA RUHR ET SON DESTIN

par notre envoyé spécial ALFRED SILBERT

Le charbon est l'alpha et l'oméga de la vie économique allemande.
Hugo STINNES.

LA protestation vigoureuse du gouvernement français appuyée par le Benelux et dont l'objet était d'empêcher les nazis ou pro-nazis de reprendre possession des industries-clés de la Ruhr et de prévenir, par ailleurs, une concentration excessive de la puissance allemande semble avoir été entendue.

Le projet que les Américains ont présenté tient compte des positions françaises. L'attitude ferme de notre gouvernement dans cette affaire aura porté ses fruits ; on est en mesure de penser aujourd'hui que, si nous devons accepter les propositions de Washington sur le point le plus immédiatement important, c'est-à-dire sur les méthodes de gestion et de contrôle de la Ruhr, la France et le Benelux ont convaincu leurs Alliés.

L'unanimité des réactions françaises devant ce qui avait été la décision anglo-américaine du 10 novembre a sans doute été pour beaucoup dans la « compréhension » de nos amis américains pour notre thèse. C'est que la Ruhr renferme un tel arsenal d'industries et d'usines et représente un tel potentiel de guerre que la France pouvait vraiment à bon droit exiger la garantie que ce potentiel ne puisse servir un jour à de nouvelles aventures militaires dont elle ferait les frais.

NAISSANCE D'UN MONDE

Quand on parcourt la Ruhr, un nom suffit à en symboliser tout l'arsenal : c'est celui de la villa Hügel, petit manoir campé au sommet d'une petite colline aux environs d'Essen, et qui n'était autre que la demeure du fameux baron Krupp.

Bien mieux, dans le vaste vestibule de ce château d'un style parfaitement germanique, on est accueilli par le rébarbatif alignement de la dynastie des Krupp pendus au mur et, pour terminer, l'exposition d'un grand portrait du maréchal Hindenburg en personne. Mais en face de ce dernier tableau existe un vide sur le mur, et au milieu de ce vide un clou... où était très certainement accroché le portrait d'Hitler. Or, ce clou a l'air d'attendre !

Ainsi la villa Hügel a été le cerveau de toute la machinerie de la Ruhr. Les Anglo-Américains y sont maintenant installés et l'on conçoit que les Allemands soient impatients d'y pénétrer à nouveau. Mais ne s'agissait-il pas surtout au préalable de définir à Londres comment les Alliés allaient pouvoir s'entendre entre eux sur le sort du gigantesque gage qu'ils continuent à détenir ?

Ce n'est en effet seulement que sa victoire de 1870 qui amène la Prusse sur les bords du Rhin, en même temps qu'elle annexe la Lorraine, d'où seront dirigés sur l'Allemagne les minerais de ses exploitations. Depuis lors, la croissance de la Ruhr étonne le monde ; aux procédés mis en œuvre, aux inventions nouvelles répondent les industries métallurgiques chimiques. La puissance de la Ruhr s'est affirmée d'année en année. Sa géographie a singulièrement facilité les choses. Non seulement la Ruhr possède le charbon, mais encore, le long des rives du Rhin, on découvre bientôt aux environs de Cologne de puissants gisements de lignite qui alimenteront à peu de frais d'immenses centrales électriques, des gisements de soude qui sont les deuxièmes d'Allemagne, et toutes sortes de matériaux de construction. Comme, d'autre part, la Ruhr elle-même fournit toute l'eau nécessaire à l'industrie charbonnière (car il ne faut pas oublier que les mines consomment 2 m³ 5 d'eau par tonne de charbon extraite), on dirait vraiment que la nature a voulu offrir à l'homme dans ce pays le maximum de possibilités. Au surplus, le bassin de la Ruhr se trouve au croisement de ces deux remarquables voies de communication que sont en Europe la vallée du Rhin d'une part, la série de dépressions jalonnant l'axe Paris-Berlin d'autre part.

La Ruhr ? C'est 6.650.000 habitants vivant sur 8.300 kilomètres carrés. C'est Essen, Dortmund, Dusseldorf alignant chacune plus de 500.000 habitants. La Ruhr ? C'est 150.000 wagons évoluant chaque jour dans un rayon comptant plus de quarante-deux gares. La Ruhr ? Ce sont ces canaux qui aboutissent tous sur le Rhin à l'immense carrefour de Duisbourg-Ruhrort, le plus grand port fluvial intérieur de notre planète où flottent sur d'énormes chalands tous les pavillons d'Europe.

La Ruhr ? C'est 400.000 mineurs extrayant 130 millions de tonnes de charbon en 1937 ; c'est la production de 13 milliards de mètres cubes de gaz, 11.200.000 tonnes de fonte, 13.700.000 tonnes d'acier, 9.200.000 tonnes de laminé ; c'est une consommation de 18 milliards de kilowatts-heure. Un seul autre bassin houiller, celui de Pennsylvanie aux Etats-Unis, dépasse ces chiffres. La Ruhr ? C'est aussi 1.260.000 tonnes de carburant, 40.000 tonnes de *buna*, le caoutchouc synthétique. La Ruhr ? C'est un formidable arsenal.

LES BARONS DE L'ACIER

Bien entendu un pareil potentiel économique supposait une organisation, il faudrait dire une orchestration, supérieurement agencée.

De fait, tout le monde connaît l'existence de ces fameux cartels ou « Konzern » qui réglaient l'existence de ce monde de la Ruhr. Cela avait commencé dès la fin du XIXe siècle par les efforts de certaines usines qui en annexèrent d'autres de même catégorie, suivant un système bien connu aujourd'hui sous le nom de « concentration horizontale » : c'est ainsi que les Gelsenkirchener Bergwerke étaient passés d'une production de 2.800.000 tonnes de charbon en 1893 à 26.500.000 en 1937. Mais, suivant l'exemple, après la première guerre mondiale, des Krupp et des Thyssen, qui furent les précurseurs de la « concentration verticale », les « magnats » de la Ruhr devaient, surtout depuis vingt ans, augmenter singulièrement leur puissance en s'assurant plutôt le contrôle d'aciéries qui fussent complémentaires de leurs charbonnages ; sans compter que le complexe mine-usine ainsi réalisé se prolongeait automatiquement, suivant une formule d'intégration descendante, par la création de nouvelles entreprises utilisant ses sous-produits.

Les résultats de tous ces efforts ont été la naissance de ces petits gouvernements de sociétés relativement indépendantes, mais liées entre elles par des accords financiers et sous la dépendance d'une même direction générale. Le plus important de ces « Konzern », créé en 1933, était les Vereinigte Stahlwerke de Dusseldorf, lesquels possédaient, outre leurs charbonnages, deux sociétés pour l'approvisionnement des mines, neuf groupes de métallurgie lourde, onze sociétés de métallurgie différenciée, sept comptoirs commerciaux de vente et contrôlaient différentes usines chimiques, plusieurs usines de matériaux de construction et jusqu'à une compagnie de transports.

Naturellement chaque « Konzern » entretenait avec la haute banque les

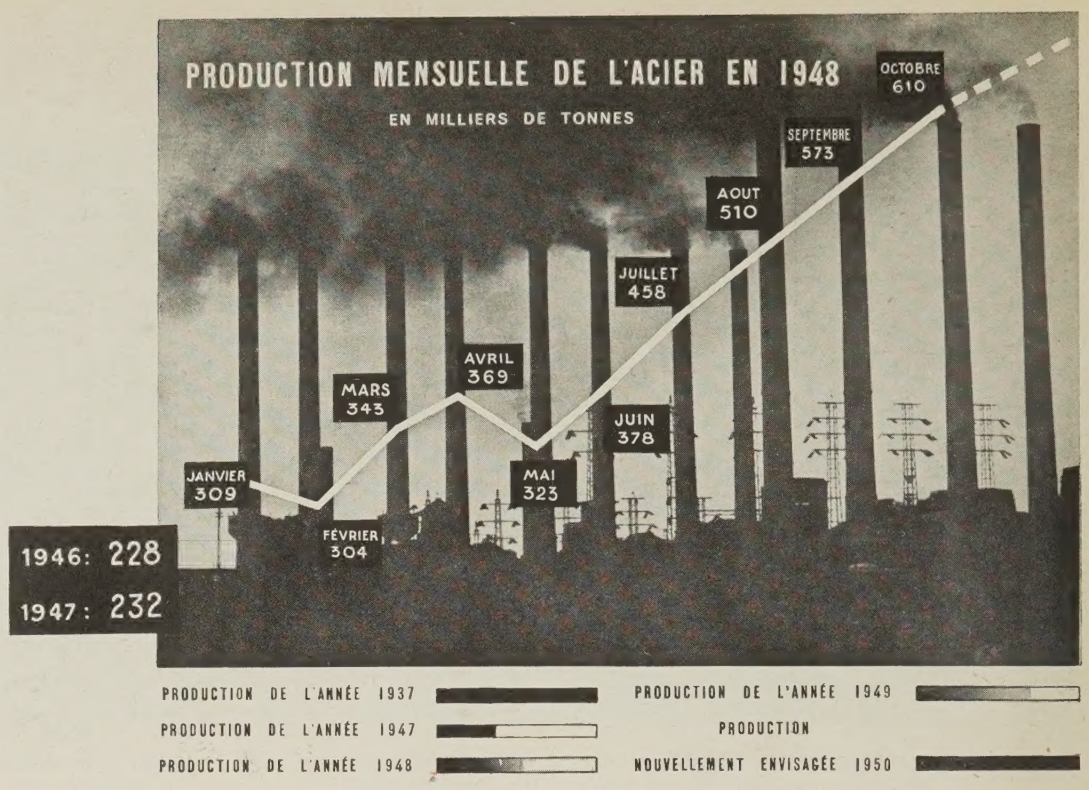
relations les plus étroites. Nombre d'entre eux disposaient d'un important portefeuille étranger et exerçaient une profonde influence au sein de différentes ententes économiques internationales. En revanche, les investissements étrangers étaient également nombreux dans la Ruhr, puisqu'on estime que 27 % des crédits américains consentis de 1924 à 1930 à l'Allemagne y avaient été « gelés ». Mais d'autres groupements de capitaux, britanniques, hollandais et même français, avaient été plus heureux.

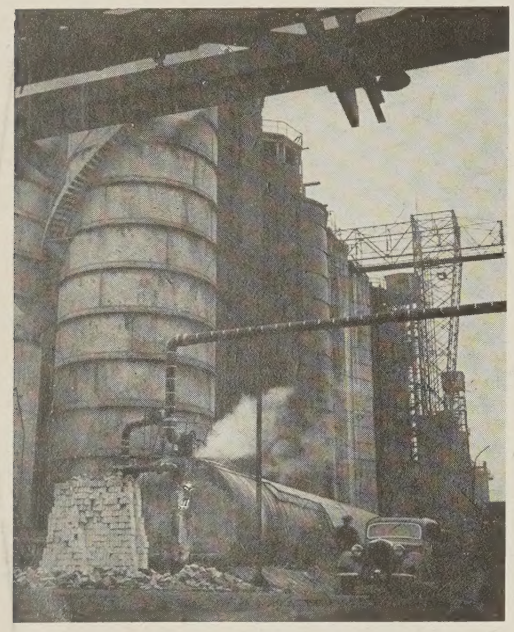
Quant à la dernière guerre, elle a eu sur les « Konzern » une influence curieuse : tout d'abord, l'importance de la Ruhr — contrairement à ce que l'on pourrait croire — a eu tendance à décliner à l'époque où Hitler effectuait ses préparatifs. Par contre, lorsque les hostilités furent commencées, les relations entre l'Etat nazi et les cartels se resserrèrent au point que l'on doit nécessairement incriminer la collusion et du régime et des « Konzern ».

DE POTSDAM A LONDRES

On conçoit que, dans ces conditions, un des premiers soins des Alliés lorsqu'ils occupèrent l'Allemagne ait été de procéder aux opérations de sa « décartellisation ».

Les hasards de la guerre ayant fait que la Ruhr était devenue zone britannique, ce fut à l'Angleterre qu'il appartint, conformément aux





LA PRODUCTION DE L'ACIER ET LE TRAITEMENT DU CHARBON ET DE SES DÉRIVÉS FONT DU BASSIN DE LA RUHR UN DES PLUS PUISSANTS DU MONDE.

conventions de Potsdam, de placer sous séquestre toutes les installations du bassin.

Dès la fin de 1945 et toute l'année 1946, les Anglais s'évertuèrent donc, au milieu de difficultés inouïes, à tirer du bassin de la Ruhr tout ce qu'il pouvait encore donner, c'est-à-dire une production charbonnière qui atteignait à peine 200.000 tonnes par jour, contre 400.000 avant la guerre, alors que la production de l'acier était tombée elle-même à moins de 3 millions de tonnes pour l'année.

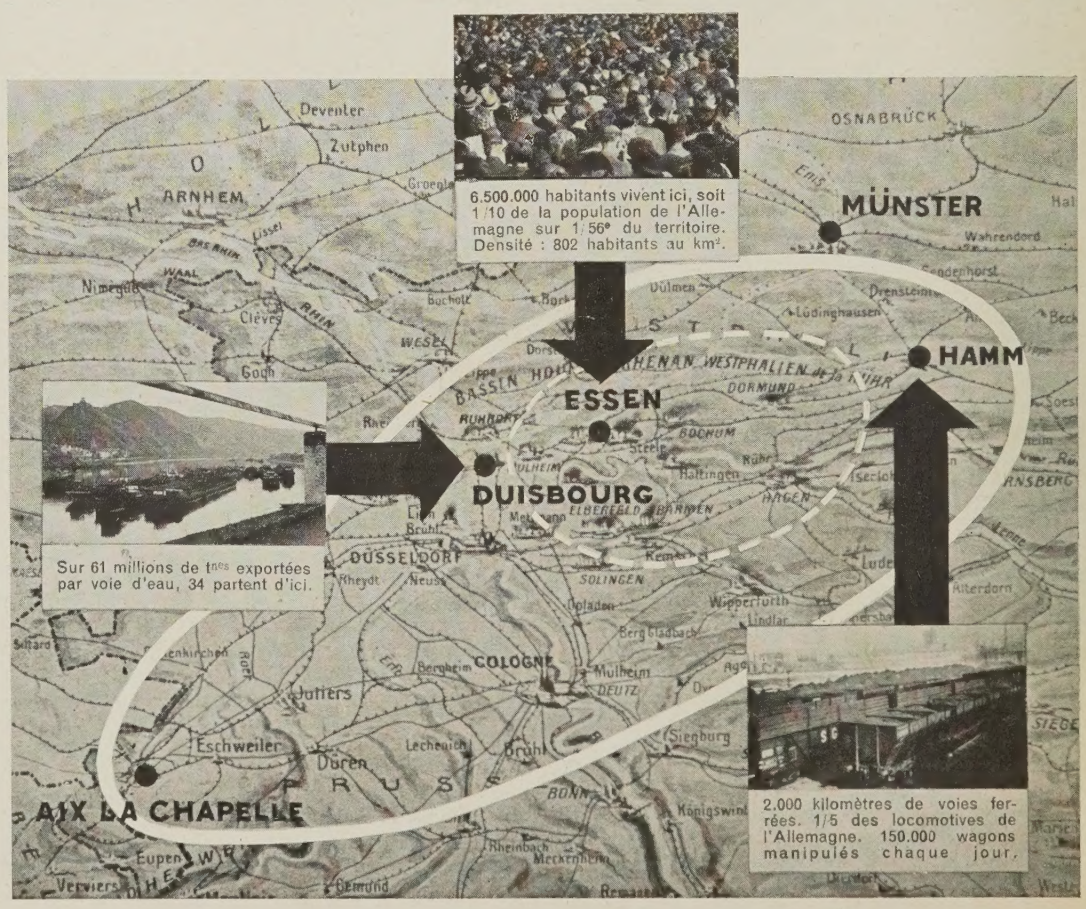
A partir de 1947, par contre, la Ruhr reprend espoir. A cette date, en effet, aux efforts des Anglais s'ajoutent ceux des Américains, dont les contribuables sont las de payer pour les Allemands : nous assistons à la création de la bizone, en même temps qu'entre en application un plan du niveau de l'industrie allemande, lequel est fixé tout d'abord aux 55 % de la production de 1938, soit les 75 % de celle de 1936, année considérée par les experts comme normale. Disons tout de suite que dès août 1947 ce plan sera revisé et l'Allemagne autorisée à retrouver les 100 % de son potentiel de 1936.

Lentement, laborieusement, la lourde machine de la Ruhr, contrôlée désormais par le Comité anglo-américain du charbon, qui s'est précisément installé dans la villa Hügel, s'est alors remise en marche. Son objectif est d'atteindre en 1952 une production largement accrue de charbon — près de 200 millions de tonnes — qui contribuerait à solder les importations de la bizone ; par contre, la production de l'acier ne devra pas dépasser 10,7 millions de tonnes. De fait, à la fin de 1947, la Ruhr aura extrait 83 millions de tonnes de charbon, sans que les chiffres concernant l'acier marquent de progrès sur ceux de 1946.

Nous voici en 1948. Sur le plan international, les choses se gâtent. Non seulement les Quatre Grands ne s'entendent plus entre eux, mais le Conseil de contrôle, à Berlin, a cessé de fonctionner. La division de l'Allemagne en deux, perceptible dès l'an passé, devient un fait accompli. Bien mieux, le 16 avril 1948, l'Allemagne occidentale est incluse dans les plans de l'Organisation économique de coopération européenne. Et, peu après, les trois alliés de l'Ouest, auxquels se sont joints les Etats du Benelux, publiaient, le 7 juin, leurs « Recommandations sur l'organisation politique et économique de l'Allemagne », lesquelles, on s'en souviendra, ne seront acceptées par l'Assemblée nationale qu'après un sévère débat.

On connaît la suite, et comment la réforme monétaire accomplie quelques jours plus tard en Allemagne occidentale y détermine un renouveau considérable de l'activité économique. Si la production charbonnière, moins sujette à variations, ne continue à s'accroître que lentement — encore qu'elle ait atteint ses 325.000 tonnes quotidiennes fin novembre — l'indice général du rendement des industries bondit de près de 50 % ces six derniers mois. Les chiffres concernant l'acier en particulier s'échelonnent de 378.000 tonnes pour juin à 610.000 tonnes en octobre, de telle manière que la Ruhr semble subitement être en mesure de pouvoir en jeter annuellement ses 7 millions de tonnes sur le marché, total très en avance sur les prévisions.

Et voici, pour ajouter à la chose, qu'au moment où il est de nouveau question d'augmenter une fois de plus de 10 % le niveau autorisé de la production allemande, et même d'accroître le montant de la production de l'acier jusqu'à 14 millions de tonnes, la publication de la directive 75, signée par les généraux Clay et Robertson, est venue provoquer la réaction de la France, le « non » légitime.

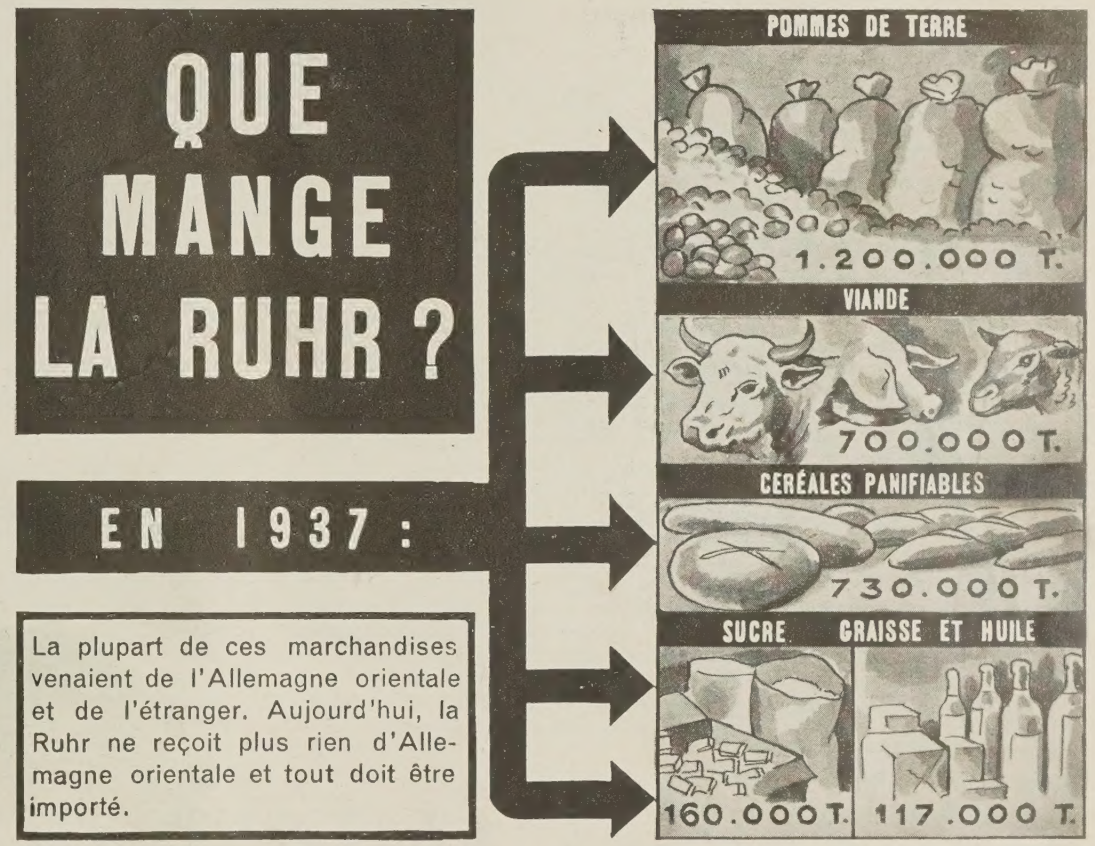

6.500.000 habitants vivent ici, soit 1/10 de la population de l'Allemagne sur 1/56e du territoire. Densité : 802 habitants au km².
Sur 61 millions de tnes exportées par voie d'eau, 34 partent d'ici.
2.000 kilomètres de voies ferrées. 1/5 des locomotives de l'Allemagne. 150.000 wagons manipulés chaque jour.
HAMM
ESSEN
DUISBOURG
DUSSELDORF
COLOGNE
AIX LA CHAPELLE
MÜNSTER
OSNABRÜCK
ARNHEM
Deventer
Zutphen
Nimègue
Clèves
Gogh
Bocholt
Dülmen
Lüdinghausen
Dorsten
Haltingen
Wuppertal
Lindlar
Bergisch Gladbach
Mülheim
Siegburg
Julliers
Eschweiler
Düren
Lechenich
Brühl
Bonn
Königswinter
Rheinbach
Euskirchen
Verviers
Eupen
Remagen
Meckenheim
Wahrendorf
Sendenhorst
Ludinghausen
Ruhrort
Duisburg
Solingen
Leverkusen
Neuss
Rheydt
Krefeld
Barmen
Elberfeld
Hagen
Bochum
Dortmund
Steele
Ruhr
Emmerich
Wesel
Arnhem
Zutphen
Deventer
Enschede
Hengelo
Almelo
Rheine
Ahaus
Coesfeld
Recklinghausen
Gelsenkirchen
Essen
Bottrop
Oberhausen
Mülheim
Duisburg
Krefeld
Mönchengladbach
Aachen
Eupen
Malmedy
Stavelot
Spa
Verviers
Liège
Herve
Visé
Maastricht
Sittard
Heerlen
Kerkrade
Geilenkirchen
Jülich
Düren
Bergheim
Cologne
Bonn
Siegburg
Remagen
Andernach
Koblenz
Neuwied
Altenkirchen
Siegen
Olpe
Meschede
Arnsberg
Soest
Lippstadt
Paderborn
Detmold
Bielefeld
Gütersloh
Rheda
Wiedenbrück
Warendorf
Ahlen
Hamm
Lünen
Dortmund
Unna
Hagen
Iserlohn
Altena
Lüdenscheid
Plettenberg
Olpe
Siegen
Wetzlar
Limburg
Diez
Montabaur
Westerwald
Hachenburg
Betzdorf
Kirchen
Altenkirchen
Bad Honnef
Siebengebirge
Bonn
Rheinbach
Meckenheim
Euskirchen
Schleiden
Monschau

ET MAINTENANT ?

On prévoyait en effet cette directive 75, édictée, rappelons-le, à la veille du jour où devaient s'ouvrir à Londres les négociations interalliées sur la répartition du charbon et de l'acier de la Ruhr prévues plus spécialement par les accords de juin dernier.

En gros, ses dispositions aboutissaient à une transformation notable de l'association allemande gérant actuellement les houillères sous le contrôle du Comité de la villa Hügel, en une société à responsabilité limitée, et, surtout, à la création d'une seconde association, également entièrement allemande, chargée de gérer l'industrie sidérurgique. Les deux associations devaient être composées des administrateurs des mines et usines relevant des anciens « Konzern », ceux-ci ayant été au préalable confisqués à raison de 80 % et dispersés au sein de sociétés provisoires nouvelles dont les titres de propriété auraient été remis à leurs administrateurs allemands.

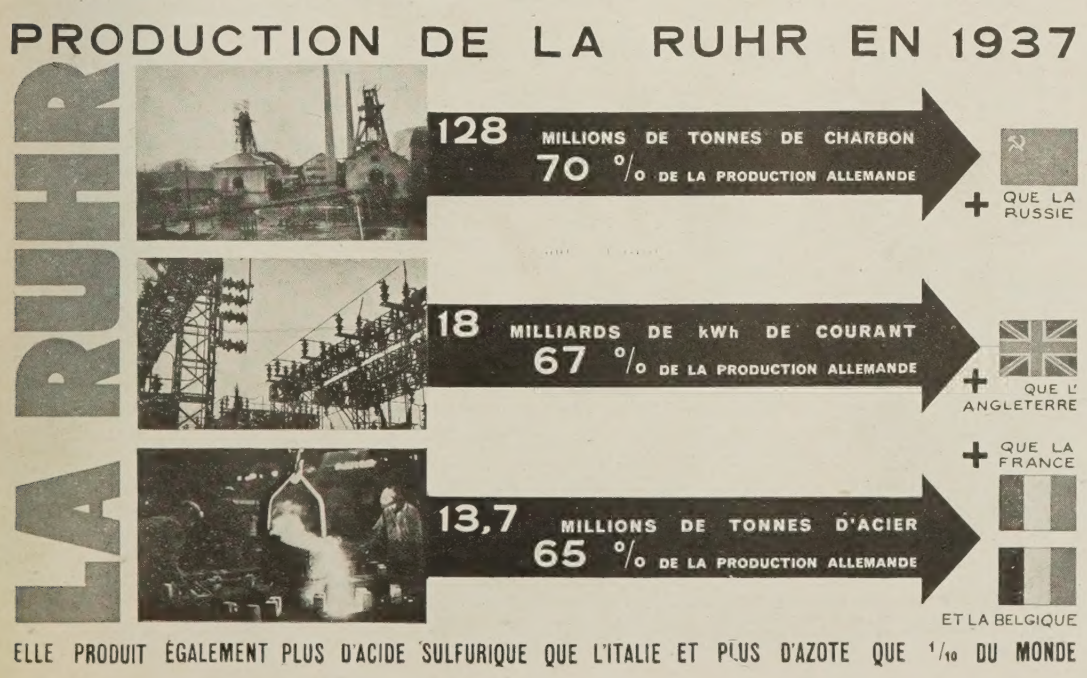
Bien entendu, ces administrateurs étaient nommés par les gouvernements militaires et ceux-ci comptaient maintenir tout de même un système bipartite anglo-américain de contrôle vis-à-vis des associations allemandes. Mais il est bon de se souvenir que les accords de Londres avaient prévu que ce système ne se prolongerait que tant que s'exercerait la « période de contrôle », c'est-à-dire la période où la souveraineté en Allemagne appartient aux puissances occupantes. Mais ce contrôle aurait dû, le jour où un gouvernement allemand aurait retrouvé sa pleine souveraineté, lui revenir de droit.



Ainsi l'idée de la directive 75 était claire et nette. On avait voulu dès maintenant rendre la responsabilité de l'exploitation de la Ruhr aux Allemands et leur laisser en dernière instance le soin de décider du sort futur de leurs ressources nationales.

Le point noir de tout ce système est que la Ruhr n'ayant pas en définitive subi du fait de la guerre de trop sérieux dommages sa production représente aujourd'hui pour l'Allemagne, après le détachement de la Sarre et la restitution de la Silésie à la Pologne, 90 % de sa production charbonnière, 72 % de sa fonte, 74 % de son acier et 69 % de ses laminés. On peut donc à bon droit estimer que l'essentiel de la puissance allemande y demeure concentré.

On réalise dans ces conditions les raisons de la protestation française. Non seulement nos demandes tendant à l'internationalisation économique de la Ruhr (nous avions déjà renoncé à notre projet d'internationalisation politique) étaient systématiquement négligées par une décision qui allait bien au delà de ce qui avait été prévu par les accords de juin dernier et contrairement aux réserves exprimées à l'époque par l'Assemblée nationale, mais aussi l'acte anglo-américain du 10 novembre constituait, indépendamment de son contenu, une prise de position qui engageait singulièrement l'avenir. La France a, en effet, toujours soutenu que la question de la propriété des mines et usines de la Ruhr — que cette propriété soit transférée à de nouveaux possédants ou que le bassin soit nationalisé — ne peut être isolée des négociations du traité de paix et doit être résolue en complet accord entre tous les Alliés et le futur gouvernement allemand. Il s'agit là, pour notre pays, d'une véritable question de sécurité.



On sait qu'à notre protestation les gouvernements de Londres et de Washington ont répondu en nous offrant de participer sur un pied de totale égalité, et avant même que la trizone soit effectivement réalisée, aux organismes interalliés de contrôle de la gestion des mines et aciéries de la Ruhr, prévus par la directive 75. De même, la question de la commission de sécurité qui devrait fonctionner au point de vue militaire en Allemagne lorsque la « période de contrôle » aura pris fin semble être de nature à nous donner des apaisements certains.

Cependant, étant donné l'importance et la diversité des intérêts en jeu, il restera bien entendu à faire passer ces nouveaux accords dans les faits en attendant qu'effectivement le traité de paix tranche la question de la propriété du bassin de la Ruhr...

Mais quand interviendra ce traité ?

TOUR D'HORIZON

par ROGER CÉRÉ

La formule a beaucoup servi et paraît être abandonnée en nos temps troublés : peut-être la raison en est-elle que l'horizon que nous avions coutume de voir autour de nous s'est tellement modifié qu'il ne nous est plus possible d'en faire le tour. Nous la reprenons pourtant, parce qu'elle nous paraît s'adapter à notre propos à tous les points de vue.

Et d'abord parce qu'on n'est jamais aussi bien placé pour faire le tour de l'horizon que lorsqu'on est en son centre, ce qui est le cas de Paris et de la France. Car telle est bien la « position » nouvelle qu'occupe notre pays. Si la situation d'un Etat quel qu'il soit est immuable géographiquement, sa « position » peut se modifier au gré des mutations mondiales.

Les vieux cadres dans lesquels nous vivions autrefois ont craqué sous l'avalanche à cadence accélérée des transformations techniques et des nouvelles structures politiques. La preuve en est dans la recherche à la fois persévérante et vaine d'une Europe autrefois bien définie géographiquement et politiquement. Pendant dix siècles le vieux continent s'était constitué ; en un peu moins d'un demi-siècle il s'est écartelé. L'Est se rattache à un système qui se prolonge jusqu'aux confins de l'Asie, l'Ouest est lié par les océans au reste du monde et rentre dans cet « hémisphère occidental », conception à la fois politique et stratégique née de circonstances récentes, tandis que le Sud se prolonge vers l'Afrique et le Proche-Orient. Nous assistons à une sorte de « dépersonnalisation » des continents, et c'est se complaire dans l'anachronisme que de persister à concevoir le monde suivant ses anciennes et classiques entités.

La nouveauté « géopolitique » nous fournit un schéma dont voici les contours. Loin de nous la pensée de croire qu'ils soient immuables ; ils n'en sont pas moins présents :

Nous sommes en face de deux grandes masses : une continentale, l'autre océanique, séparées par une zone médiane. La masse continentale, qui occupe tout un côté de la terre, du pôle Nord à la mer Noire, la Caspienne, les déserts et les masses montagneuses de l'Asie centrale, vient se terminer en une immense façade sur le Pacifique-Nord. Cet énorme bloc est politiquement et économiquement soudé et clos par « le rideau de fer ».

La masse que nous désignons sous le terme océanique s'étend sur le reste du monde et garde les formes anciennes ou récemment évoluées des gouvernements et de leurs rapports politiques et économiques. Monde disparate, aux tendances parfois contraires et aux rivalités apparentes.

Entre ces deux groupes s'étend une immense ceinture séparant les deux zones et où règne la plus grande instabilité politique. Elle part du cap Nord de l'Europe, passe par la Finlande, englobe l'Allemagne et l'Autriche, puis la Grèce, les Détroits, la Turquie, comprend tout le Proche-Orient, de la Palestine et l'Egypte à l'Iran. On peut y inclure les Etats nouvellement promus, comme l'Inde et la Birmanie, puis les territoires coloniaux, comme la Malaisie, l'Indonésie, l'Indochine et, enfin, la Chine, complétée au nord par la Corée. Cette énumération ne correspond-elle pas à l'énumération de toutes les questions dont l'évolution reste incertaine et qui troublent profondément le monde ?

Mais ce tableau géopolitique prend un relief particulier quand on projette sur lui les idées et les principes qui animent la politique soviétique. « Tous les chemins mènent au communisme », suivant la formule de M. Molotov. Cet impérialisme forme une immense « chaîne », et son front sera percé là où elle est le plus faible, « en tout cas pas nécessairement là où le capitalisme est plus développé ». Si l'on ajoute que les populations coloniales sont considérées par les Soviets comme des réserves de la « révolution prolétarienne », ne se trouve-t-on pas, dans cette immense ceinture que nous avons décrite, justement parmi les anneaux les plus faibles de la « chaîne impérialiste » ?

Et n'est-ce pas là qu'est commencée « cette époque historique remplie de guerres civiles et de conflits extérieurs, d'un opiniâtre travail d'organisation et d'édification économique, d'offensives et de retraites, de victoires et de défaites », dont parlent *les Principes du leninisme* ? Nous citons encore l'ouvrage capital où sont inscrites les étapes de l'évolution dont la Russie a pris la direction.

En dressant ce tableau et en lui donnant le relief qui convient, n'avons-nous pas trop élargi ce tour d'horizon dont le centre devait être notre pays ? Bien au contraire, car il nous permet de définir notre « position » telle qu'elle résulte de la situation que nous avons exposée.

La France paraît exactement placée entre les deux blocs : mais cela demande à être examiné de plus près. La France est bien dans une zone marginale par rapport à la masse continentale. Elle est, en effet, dans le voisinage immédiat de la zone névralgique, elle n'est séparée du « rideau de fer » que par quelques centaines de kilomètres, et sa voisine est l'Allemagne, dont on ne sait ce qu'on peut attendre. L'existence dans notre pays d'un parti communiste nombreux, dont les chefs sont publiquement membres du Kominform, nous contraint à poser la question : la France peut-elle entrer dans cette « chaîne des Etats capitalistes » comme un des « anneaux affaiblis » où la lutte peut être livrée avec quelque chance de succès par le prolétariat contre la bourgeoisie ? Les événements douloureux d'octobre dernier prouvent que cette tentative a bien été faite. Il s'agit pour le moment d'un recul, d'une trêve. La marche du prolétariat « engagé » vers la dictature, suivant la « stratégie et la tactique » dont les traités communistes nous donnent abondamment les principes et les règles, est faite de flux et de reflux. Mais il faut s'attendre à toutes sortes de manœuvres, et pour les déjouer il est bon de les connaître. On peut se demander si le peuple de France est suffisamment averti.

L'affaiblissement économique, l'incertitude politique à quoi tendent les « stratèges » qui essaient de faire de notre pays un « anneau affaibli » de la « chaîne impérialiste » nous enlèveraient tous les avantages qu'il tire de sa « position » par rapport au bloc opposé. Dans la zone de l'hémisphère occidental, la France n'est plus une bordure ou un glacis, c'est, au contraire, une véritable clef de voûte. Il n'est pas possible de concevoir un « réduit européen » sans la France, qui en occupe nécessairement le centre.

On s'aperçoit de plus en plus que l'O. E. C. E., dont le fonctionnement est loin d'être parfait, place la France au cœur de tous les problèmes ; disons tout de suite que cela n'est point pour les rendre plus aisés à résoudre, mais pour démontrer que si nos difficultés s'aplanissaient il en irait vite de même de celles des autres. De là à nous rendre responsables de tout enrayer, il n'y a qu'un pas, que certains ont franchi.

Si tel est notre « poids » du point de vue économique, que dire du point de vue politique, et à plus forte raison de ce qui peut en découler du point de vue stratégique. Laissons cette dernière considération. Il y a deux questions qui priment toutes les autres : l'Allemagne et l'Italie, pour qu'une structure puisse se bâtir entre les deux forces de l'Est et de l'Ouest. L'une et l'autre ne peuvent être réglées qu'avec la France, et nous ajoutons : « Que par la France. » Le comte Sforza, à l'issue des conversations qu'il vient d'avoir avec notre ministre des Affaires étrangères, a déclaré que l'établissement de rapports loyaux entre la France et l'Italie était la première étape vers une « union européenne », mais que la seconde était l'établissement de rapports semblables avec l'Allemagne.

La conjoncture mondiale, telle que nous venons de l'analyser, dépasse singulièrement les données étroites de notre politique traditionnelle. Elle fait de notre pays un centre de polarisation. *A la condition de considérer l'éventualité d'une guerre entre U. R. S. S. et U. S. A. comme une conception dépassée, mais « l'époque historique remplie de guerres civiles » comme déjà commencée,* et d'en tirer toutes les conséquences.

BUDGET ET INVESTISSEMENTS

1.870 MILLIARDS DE DÉPENSES PRÉVUES POUR 1949

Le parlement n'est pas revenu encore à la saine tradition qui lui faisait une règle de terminer l'examen du budget de la France « en temps utile », c'est-à-dire le 31 décembre.

L'an dernier le gouvernement Schuman avait dû demander la reconduction du budget précédent. Procédé facile mais qui interdit, en fait, tout contrôle des dépenses publiques. Cette fois, en dépit de l'adoption d'une loi accélérant la discussion budgétaire, les parlementaires n'avaient pas même un mois à leur disposition pour délibérer sur le projet gouvernemental. Aussi s'est-on résolu à un expédient. MM. Henri Queuille et Maurice Petsche ont obtenu le vote d'une loi, dite des « maxima », qui se borne à fixer le montant global des crédits civils et militaires, étant entendu que les Assemblées procéderont, dès le début de 1949, à l'examen de la répartition des crédits à l'intérieur de chaque ministère.

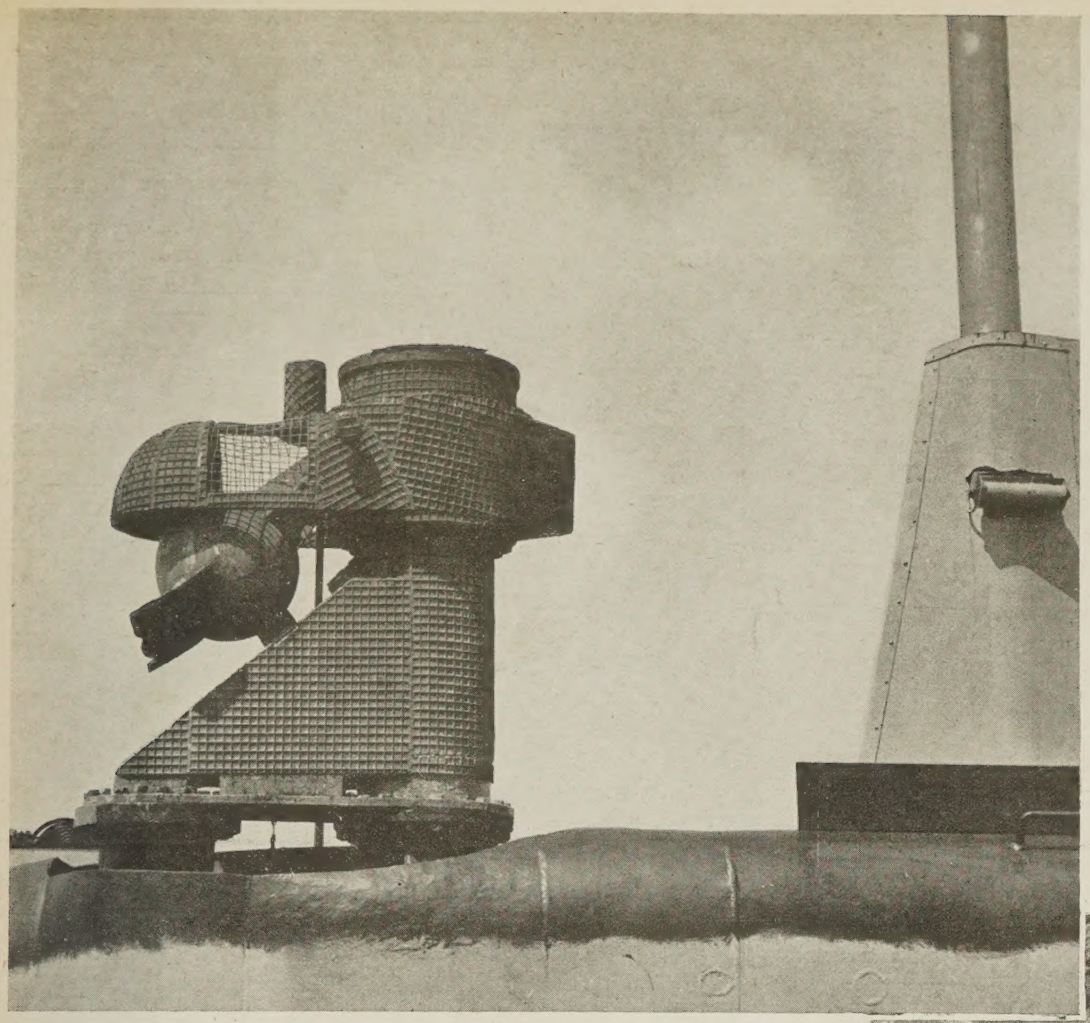
Les « maxima » prévus pour l'exercice 1949 se chiffrent au total à 1.250 milliards de dépenses budgétaires proprement dites (services civils, 750 ; constructions neuves, 150 ; dépenses militaires, 350). D'autre part, les comptes spéciaux d'investissement s'élèvent à environ 620 milliards : plan Monnet (269), Caisse de la reconstruction (270), Travaux de la S. N. C. F. (38), Flotte de commerce et de pêche (43). Ainsi les dépenses auxquelles l'Etat devra faire face cette année s'élèvent au total à 1.870 milliards.

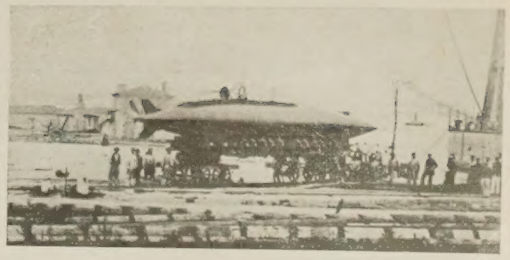
Par quels « voies et moyens » assurer l'équilibre ? Les 1.250 milliards de dépenses « ordinaires » devraient être couverts par les ressources normales de l'Etat. Quant aux 619 milliards de crédits d'investissements, le gouvernement entendait y faire face jusqu'à concurrence de 390 milliards au moyen de la contre-valeur de l'aide américaine (280), des titres d'annuité (60) et de 50 milliards de « ressources diverses ».

Restait un « trou » de 220 à 240 milliards que le gouvernement proposait de combler en demandant 100 milliards à l'emprunt et 135 milliards à l'impôt (décime exceptionnel sur tous les impôts et double décime sur la taxe à la production).

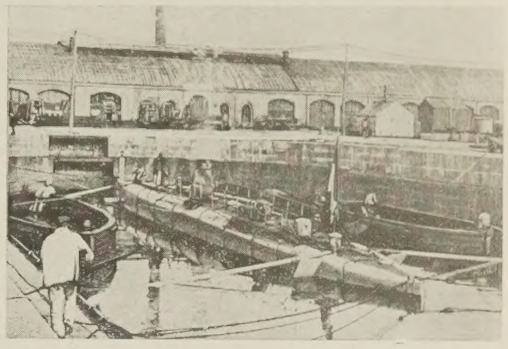
Les ministres se sont heurtés à l'opposition d'une partie de la majorité, résolument hostile à toute supertaxation des impôts directs, mais les négociations engagées par le chef du gouvernement et M. Maurice Petsche avec la Commission des finances ont abouti à un compromis : le gouvernement a renoncé au décime sur les impôts directs ; par contre, la taxe à la production s'est vue frapper de deux décimes et demi, sauf pour les artisans. De plus, la dotation des entreprises pour approvisionnements techniques sera taxée pour les cinq huitièmes à l'impôt sur le revenu et à l'impôt sur les sociétés.

Telles sont les caractéristiques essentielles de ce budget « provisoire » pour 1949, dont le Conseil de la République a entrepris à son tour l'examen cette semaine. Ajoutons qu'au cours du débat au Palais-Bourbon M. Henri Queuille s'était engagé à déposer avant la fin de l'année un projet destiné à mettre fin au désordre qui règne dans les services nationalisés et dans les établissements commerciaux et industriels de l'Etat.

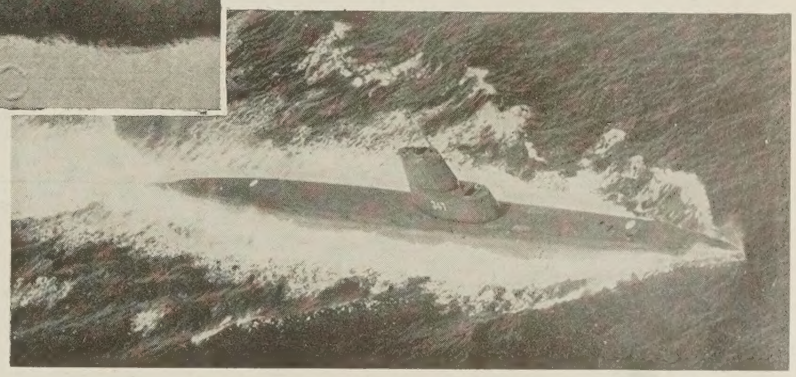




LE « GYMNOTE » DE 1888 AVAIT DE LA TORPILLE AUTOMOBILE LA SIMPLICITÉ DE FORMES.



LE « NARVAL » DE 1898, NAVIGUANT EN SURFACE, AVAIT LA SILHOUETTE D'UN TORPILLEUR.



LE « CUBEN » DE LA MARINE AMÉRICAINE A DES SUPERSTRUCTURES PARFAITEMENT PROFILÉES POUR FACILITER LA NAVIGATION SOUS-MARINE. LES MOTEURS DIESEL DU SOUS-MARIN MODERNE PEUVENT FONCTIONNER EN PLONGÉE GRACE AU SCHNORCHEL, QUI PEUT ÊTRE HISSÉ TEL UN PÉRISCOPE.

LE SOUS-MARIN MODERNE A CINQUANTE ANS

Les sous-marins américains reproduits ci-contre et qui ont été reconstruits d'après les enseignements de la dernière guerre contrastent singulièrement avec le *Gymnote* et le *Narval* d'il y a soixante et cinquante ans. Il y a en effet cinquante ans (23 novembre 1898) — la chose vaut d'être rappelée — que le *Narval*, le premier sous-marin ayant été un véritable engin de combat, était mis sur cale à Cherbourg, sur les plans de l'ingénieur Laubeuf.

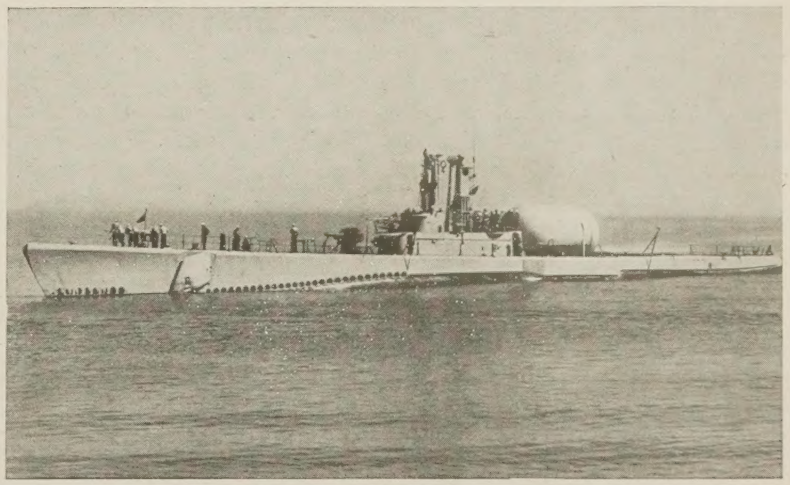
En matière de navigation sous-marine la France était alors le pays le plus en avance, depuis qu'en 1888 elle avait mis en service le *Gymnote*. Avec le *Gymnote* le problème de la tenue en immersion avait été résolu et, sous cet angle, ce sous-marin a été, lui aussi, un précurseur, mais ce n'était pas un bâtiment de combat.

Jusque-là les sous-marins avaient été des sortes de cigares affleurant à peine lorsqu'ils naviguaient en surface, donc peu marins, et sans rayon d'action en raison de la faible capacité de leurs batteries d'accus. Le *Narval* était d'une tout autre conception. « C'est un torpilleur remorquant intérieurement un sous-marin », écrivait, d'une façon imagée mais très exacte, l'enseigne de vaisseau Drujon, que la mort imprévue de son commandant avait obligé de rédiger le rapport d'essai. Le *Narval* — c'était une de ses originalités — avait une double coque : une coque épaisse, en forme de cigare, pour résister à la pression de l'eau, enfermée dans une coque en tôle mince en forme de torpilleur ; l'intervalle était occupé par les ballasts, qu'il fallait remplir pour faire plonger le sous-marin. L'enseigne Drujon soulignait encore que ce torpilleur pouvait « donner » au sous-marin qu'il « remorquait » ainsi « l'énergie nécessaire à sa navigation en plongée ». C'était la seconde caractéristique du nouveau bâtiment. Laubeuf l'avait doté, pour la navigation en surface, d'une machine à vapeur de torpilleur dont la chaudière chauffait au pétrole et, pour la plongée, d'un moteur électrique couplé sur le même arbre. Il était ainsi possible de recharger les batteries pendant la marche en surface en se servant du moteur électrique comme générateur. A la différence des sous-marins antérieurs, le *Narval* était vraiment autonome : il avait en surface un rayon d'action de 500 milles, et son autonomie en plongée était multipliée par la possibilité de recharger plusieurs fois sa batterie au cours d'une même sortie. Dès ses premiers appareillages le *Narval* resta quarante-huit heures en action entre Cherbourg et Brest, naviguant alternativement en surface et en plongée, et une autre fois il tint la plongée douze heures consécutives.

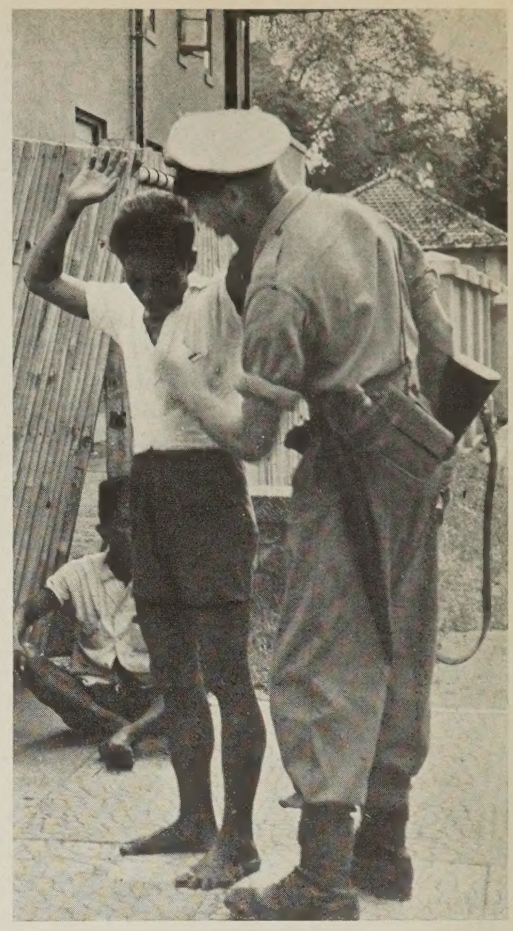
« Avec le type *Narval*, avait conclu la commission de recette, M. Laubeuf a fait faire un grand pas à la science de la navigation sous-marine et doté la marine française d'une arme sûre et redoutable. »

Les sous-marins postérieurs au *Narval* se sont largement inspirés des principes de grande flottabilité en surface et de double appareil propulsif que Laubeuf avait si heureusement fait triompher. Deux guerres ont démontré l'excellence de ces conceptions ; c'est en partant des données françaises que les Allemands ont réalisé les redoutables flottilles qui, deux fois, ont mis en danger de mort les marines alliées. Il a fallu l'intervention de l'aviation, au cours de la dernière guerre, pour contraindre le torpilleur « submersible » à redevenir un sous-marin pur, dont la plongée représente l'état normal et la navigation en surface l'état d'exception. On sait que nos adversaires y sont parvenus en mettant au point un appareil respiratoire, le *schnorchel*, permettant au sous-marin de naviguer indéfiniment en plongée avec les moteurs à combustion interne, mais ceci est une autre histoire, et l'évolution nouvelle du sous-marin qui se prépare ne diminue en rien les mérites de Laubeuf, qui fut et demeurera le père de la navigation sous-marine moderne.

HENRI LE MASSON.



LE SOUS-MARIN AMÉRICAIN « PERCH » AMÉNAGÉ EN TRANSPORT DE COMMANDO. LE CHALAND AUTOMOTEUR DE DÉBARQUEMENT EST LOGÉ DANS UN HANGAR ÉTANCHE QUI EST AMÉNAGÉ A L'ARRIÈRE DU KIOSQUE.



Le dernier discours du Dr Sukarno avant son internement. — (Ci-dessus) : fouille d'un jeune suspect au cours d'une opération de police dans un village javanais. — (Ci-dessous) : un défilé de la jeunesse républicaine dans les rues de la capitale.

L'INDONÉSIE

LES ILLUSIONS D'UNE TRÊVE

par notre envoyé spécial M. Gaudfernau

Les hostilités ont de nouveau repris en Indonésie. La trêve politique décrétée le 17 janvier 1948 sur les instances de l'O. N. U. n'existe plus. Elle n'avait, en fait, jamais été respectée à la lettre, le gouvernement républicain s'étant refusé, contrairement aux engagements pris, à coopérer à l'établissement des Etats Unis d'Indonésie. Les forces militaires hollandaises, par une opération-éclair, se sont emparées de la capitale républicaine, et les chefs du gouvernement de Djokjakarta, le président de la République en tête, ont été capturés et emprisonnés. L'initiative hollandaise a provoqué une vive émotion dans les sphères de l'O. N. U. ; le Conseil de sécurité a été saisi de protestations émanant de l'Australie et de plusieurs Etats musulmans.

L'événement cependant n'aura pas surpris les lecteurs de France-Illustration, *dont l'envoyé spécial, M. Gaudfernau, montrait dans nos numéros du 11 septembre et du 12 octobre le caractère illusoire de la trêve et l'impuissance du gouvernement de Djokjakarta à assurer une sécurité sans cesse troublée par les exactions des agitateurs communistes.*

Avant de quitter l'Indonésie, notre collaborateur a pu entendre de la bouche du général Spoor et de l'ex-gouverneur Van Mook les arguments sur lesquels s'appuie aujourd'hui le gouvernement des Pays-Bas pour légitimer les opérations de police actuelles.

Le 4 août 1947, les opérations de police entreprises par les forces néerlandaises d'Indonésie le 20 juillet précédent étaient arrêtées sur la demande du Conseil de sécurité de l'O. N. U.

Quel avait été depuis lors le comportement des républicains d'Indonésie ? C'est la question qu'avant de quitter Java je posais, voilà quelques semaines, au général Spoor, commandant en chef des forces néerlandaises.

« Quand fut donné l'ordre de cesser le feu, nous étions sur le point d'occuper Djokjakarta, sans aucune résistance sérieuse des forces républicaines, qui, désorganisées, se retiraient en pleine panique vers l'est.

» Après le « cessez le feu » la situation s'améliora légèrement dans les zones frontières, mais des groupes paramilitaires, abandonnant leurs uniformes, s'infiltrèrent de nouveau en territoire néerlandais et reprirent leurs attaques contre nos postes, nos convois et toute la population indigène qui nous manifestait son attachement.

» En mars dernier nous apprenions que les troupes républicaines et des groupes paramilitaires s'étaient soustraits au système d'évacuation *surveillée* par les républicains et nous. Et, au même moment, nous recevions chaque jour des informations concernant des dépôts secrets d'armes, de munitions,

Le Dr Sukarno, président de la République indonésienne (au centre), entouré des officiers de sa maison militaire et de ses collaborateurs

de matières explosives volontairement laissés en arrière par les troupes républicaines. Peu après, dans une déclaration officielle, le gouvernement républicain déclinait toute responsabilité pour les actes de terrorisme qui pourraient être commis en territoire néerlandais, sous prétexte qu'il « ne » pouvait être tenu pour responsable des élans nationalistes du peuple et des » actes de violence qui en découleraient ». Ce que confirmèrent les attaques terroristes dirigées principalement contre les chefs de l'administration indigène et contre les Indonésiens qui refusaient de coopérer avec ces bandes irrégulières, qui commettaient les pires méfaits. Des familles entières furent enlevées, maltraitées et souvent tuées, et leurs maisons, incendiées. Tous ces crimes répandirent la terreur parmi les populations et, de ce fait, créèrent un nouveau problème militaire. »

Je demandai alors au général Spoor quelle était son opinion sur l'action du G. O. C. (Comité des bons offices) et sur l'évolution possible du conflit.

« Tant du point de vue diplomatique que militaire, me répondit-il, les interventions du G. O. C. n'ont pas toujours contribué à éclaircir la situation. Celle-ci est d'ailleurs si complexe qu'il faut savoir beaucoup avant de commencer à comprendre. Quant à l'évolution des événements, elle est fonction de l'attitude du gouvernement républicain. Du fait de son incapacité à maintenir l'ordre et de la persistance des actes terroristes, la transformation des Indes en Etats Unis d'Indonésie, formant avec la Hollande une Union indonésienne, s'est trouvée considérablement ralentie. Tant que la sécurité de la population ne sera pas assurée contre les attentats des groupes irréguliers, on ne pourra songer à reconstruire le pays. »

Après avoir exposé la thèse des républicains de Djokjakarta (*France-Illustration* du 23 octobre), j'ai tenu à rapporter ces propos du général Spoor, car ils éclairent la récente décision prise par le gouvernement néerlandais d'en finir avec une trêve qu'il considérait comme une fiction.

L' « ESPRIT COLONIAL » HOLLANDAIS

Au moment de tirer les conclusions de notre enquête, il n'est peut-être pas inutile, ne fût-ce que pour expliquer l'actuelle attitude du gouvernement des Pays-Bas, d'examiner d'un peu près ce qu'est l' « esprit colonial » des Hollandais.

Après trois siècles de présence, l'Indonésie n'est plus considérée par ceux-ci comme une colonie, mais comme un pays frère. Venez en terre malaise, vivez à Batavia, à Bandung et même à Djokjakarta, la capitale républicaine, et vous serez intimement mêlé à la vie indigène. Ici, pas de « quartier spécial » ou de « ville indigène ». Dans une même maison peuvent cohabiter Européens et natifs du pays. Votre villa — car toutes les agglomérations importantes sont ici des cités-jardins — côtoie celle d'un indigène.

Jamais je n'ai entendu un mot ou un surnom péjoratif désignant les indigènes, ce qui arrive assez fréquemment sous d'autres cieux, même quand le pays protecteur est de qualité. D'ailleurs tous les moyens de protection possibles ont été recherchés pour mettre les indigènes à l'abri des spoliateurs : une loi hollandaise interdit de vendre la terre à des étrangers, fussent-ils Hollandais. De ce fait, nul ne peut acquérir une terre d'exploitation ; il ne peut que la louer. Le seul et unique propriétaire reste le natif.

Autre fait probant : tous les hommes politiques cultivés que j'ai rencontrés en zone républicaine, le docteur Sukarno, président de la République, le docteur Hatta, chef du gouvernement, le général Soewardi, le major-général Roerbonagoro et tant d'autres, ont fait leurs études en Hollande, à Leyde ou à La Haye.

Le général Spoor, commandant en chef des troupes néerlandaises.

M. Van Royen, chef de la délégation des Pays-Bas a l'O. N. U.

MM. Palar et Soedjanmoko, délégués de la République indonésienne.

Tel grand administrateur considéré par tous avec respect en Hollande est un métis ou un « sang pur ». Souvenons-nous qu'en 1925 le substitut de la reine Wilhelmine, le docteur Van Leeuvem, alors président du Conseil d'Etat de la couronne, était un métis. Les unions entre Indonésiens et Hollandais sont fréquentes, et l'on est surpris du nombre d'Indonésiens qui viennent habiter les Pays-Bas. Mêlés à la vie hollandaise, mariés dans la métropole, ils sont partout considérés comme des sujets relevant de la couronne.

En regard, j'ai rencontré à Java de vieux ménages hollandais arrivés en Indonésie depuis plus de quarante ans ; d'autres installés depuis quinze ans dans leur modeste villa de Batavia. Ils m'ont dit : « Pourquoi rentrerions-nous en Hollande ?... Nous sommes faits à la vie indonésienne, nous aimons ces gens, nous parlons leur langue, notre vie est ici et non plus là-bas. »

LA POSITION DES PAYS-BAS

Les divers accords précédemment signés entre les Hollandais et les républicains, et qui n'ont pu être concrétisés étant donné l'état de désordre permanent, mettaient en relief les deux points suivants :

1° Les Pays-Bas sont prêts à reconnaître l'indépendance de l'Indonésie comme nation, ce qui présuppose la fin de la soumission coloniale ;

2° Mais la Hollande, qui a fait de l'archipel un pays comme il n'en existe aucun autre sous les tropiques en lui apportant tout ce qui lui manquait, ne veut pas rester indifférente devant l'incohérence manifestée par une minorité qui, en dépit de son manque d'autorité, prétend prendre la direction d'un peuple de plus de 70 millions d'habitants. Elle se refuse à laisser replonger dans le chaos une civilisation qui est son œuvre.

Dès lors, de quoi s'agit-il ? De trouver une solution qui satisfasse les justes aspirations d'un peuple amené par des siècles d'efforts très au-dessus de lui-même, tout en préservant d'une injuste spoliation ceux-là mêmes qui ont conduit à bien cette œuvre gigantesque. Il serait déraisonnable de nier l'importance qu'attache la Hollande à la solution du problème indonésien, cette solution devant permettre la continuation des relations si étroites — et très particulières, puisqu'elles sont uniques en matière coloniale — entretenues depuis des siècles avec un peuple si intimement lié à sa vie nationale.

CE QUE DIT M. VAN MOOK

Lors d'une visite que je fis au lieutenant-gouverneur général Van Mook avant que le docteur Bell lui succédât, il m'exprima ainsi sa pensée :

« Nous voulons l'indépendance de l'Indonésie comme nation. Mais il est certain que la république ne représente pas une Indonésie qui, abandonnée entre les mains de ceux qui prétendent actuellement à sa direction, serait incapable de se maintenir comme nation indépendante. L'importance de l'Indonésie comme facteur d'économie et de stabilité mondiales est trop grande, sa situation stratégique est trop vitale pour que le monde puisse assister à son déclin. En s'efforçant de trouver une solution constructive et solide, la Hollande n'est pas seulement poussée par des motifs matériels, mais aussi — et fortement — par un sens profond de ses responsabilités morales et historiques, sens qui lui a fait faire des sacrifices qui n'auraient été consentis par aucun autre pays. Le parti communiste international (et cela ne surprendra personne) profite des conditions troublées dans lesquelles se trouve ce pays pour étendre son système d'infiltration dans les organisations politiques et les organisations ouvrières. On donne des subventions de-ci de-là aux communistes en fait, à ceux qui peuvent le devenir, aux fonctionnaires, enfin à tous ceux qui peuvent être susceptibles de faiblesse vénale. On les aide dans le trafic des armes comme dans le marché noir et la propagande. Or il s'agit de savoir si l'Asie sera livrée sans défense à l'aventure ou au communisme, ou si elle s'orientera vers la liberté démocratique maintenue et développée par une coopération volontaire et étroite entre l'Orient et l'Occident. »

Que propose la Hollande ? L'organisation fédérative de l'Indonésie, essentielle pour la stabilité du gouvernement qui en résultera. Ceux qui considèrent le problème sans préjugé ont la conviction qu'un Etat fédératif répondra pleinement aux besoins et aux désirs des différents groupes territoriaux, ethniques et culturels qui composent le peuple indonésien. Si l'on ne mêlait pas à ces données un conflit actif entre la « république libératrice » et le « colonialisme » hollandais, la création d'une Indonésie fédérative ne poserait guère de questions difficiles à résoudre.

« Les difficultés sont graves, m'avait dit l'ex-gouverneur Van Mook, du fait qu'en raison des actions subversives et terroristes, devant lesquelles les républicains demeurent impuissants, le pays reste plongé dans le chaos, mais on peut espérer que la raison finira par convaincre les républicains qu'une coopération sincère et un rétablissement de la confiance sont indispensables si l'on veut arriver à la constitution des Etats Unis d'Indonésie sur des fondements solides et leur assurer la vie. »

Au cours de la conversation, mon interlocuteur, évoquant l'attitude prise à l'O. N. U. par certaines nations à propos du conflit indonésien, m'exprimait ainsi son opinion sur la position observée par la France :

« La France nous a rendu service en prononçant son veto lors de la résolution de l'O. N. U., sinon on nous aurait imposé une intervention autre que celle des « Bons Offices ». D'ailleurs les cas de l'Indonésie et de l'Indochine sont plus ou moins parallèles, d'où il ressort qu'il y a peu de divergences politiques et beaucoup de compréhension entre les Français et nous. »

CONCLUSION

Biffer d'un trait de plume une œuvre gigantesque peut être chose aisée aux faiseurs de systèmes, mais la continuer est moins facile. La vie malaise est trop imprégnée de vie hollandaise pour que les censeurs et les critiques ne le reconnaissent pas eux-mêmes. Des Européens ne vivent pas depuis trois cents ans dans un pays sans le marquer des profondes empreintes civilisatrices de l'Occident. Quand les Hollandais sont arrivés à Java, l'archipel entier comptait à peine une dizaine de millions d'habitants. Il est aujourd'hui peuplé de 70 millions d'êtres. Si la tutelle des Pays-Bas avait été celle de « colonisateurs implacables et massacreurs », y aurait-il aujourd'hui en Indonésie une population aussi nombreuse, aussi saine et, il faut bien le dire, aussi heureuse de vivre ? Les colons hollandais ont toujours respecté l'indigène. Pourrait-on en dire autant de certaines grandes nations où celui-ci reste l' « homme de couleur » que l'on tient à distance ?

Enfin veut-on laisser livrer l'œuvre des Occidentaux dans l'Est asiatique aux griffes de l'ours soviétique qui la guette ? Comme s'il ne se trouvait pas en ce moment suffisamment de complots contre la civilisation occidentale.

Photographies N. Y. Times, I. N. P., A. P. et M. Gaudfernau.

CI-DESSUS : DANS LES YEUX BRIDÉS DE CETTE NOMADE PERCE TOUTE LA GAITÉ DE SA RACE.

CI-DESSOUS : YRJO KOKKO, LE VÉTÉRINAIRE, QUI CHAQUE ANNÉE MARQUE LES RENNES.

« M'ACCEPTEZ-VOUS SOUS VOTRE TOIT ? » LES BUCHERONNES M'ONT RÉPONDU PAR UN SOURIRE.

LA LAPONIE AUX DEUX VISAGES

par notre envoyé spécial EDMOND TRANIN

DANS l'*Arctique-Express*, je me remémorais les vers qu'Eino Leino prête au légendaire Pirkka, « au chapeau fourru », partant à la conquête de Ruija, le Pays de la Nuit, que les anciens peuplaient au temps de Strabon d'hommes aux pieds de chèvre dormant six mois, de cyclopes, de griffons gardiens de l'or.

Aujourd'hui, quarante heures de train entre deux murailles sylvestres séparent Helsinki du cercle polaire. Pendant 1.000 kilomètres, derrière la double fenêtre contre laquelle s'adosse votre couchette, défilent — figés et poudrés de grésil — torrents, fleuves, lacs immenses qu'enferment des bois, des fermes, des scieries, de petites gares en rondins, des cités neuves aux buildings étonnants, qu'assiègent des bois ; toujours, à la moindre échappée sur l'uniformité de la plaine blanche, les lignes sombres ou argentées des mélèzes, des bouleaux et des pins cernent votre train. Outokumpu... Kuopio... Lieksa... Oulu... Rovaniemi, « capitale »

UN ÉVENTAIL DE NOUVELLES VOIES RAYONNENT VERS LA ROUTE CONSTRUITE PAR LES ALLEMANDS.

AUTOUR DU RAKOVALKEA LES LAPONS MÉPRISENT LE FROID ARCTIQUE.

LES RENNES DES NEIGES REGARDENT DE LEURS GROS YEUX DE MYOPES.

de la Laponie, ravagée par les Allemands en retraite. Plus loin encore, la locomotive qui chauffe au bois s'élance sur le lac Kemijarvi, solidifié, en crachant des gerbes incandescentes. Je questionne la contrôleuse :

— C'est solide ?

De sa moufle poilue tendue à hauteur de ceinture, elle évalue l'épaisseur de la glace.

— Hum !

L'absence de ballast, cailloux, gravier fixant la voie à grand écartement — comme en Russie — me surprend. Mes voisins rient : « Quels ignorants, ces étrangers ! » Un copieux arrosage, m'explique-t-on, a soudé rails et traverses à la surface du lac.

Tout de même... Cinquante wagons ! Si la glace se rompait, la forêt, la forêt noire sous sa coiffe de givre serait le seul et silencieux témoin de notre naufrage !

LES COLONS DE L'ALASKA D'EUROPE

Kelloselkä est le terminus de la ligne. Là passe la nouvelle frontière finno-soviétique, fixée par le traité de 1945. A Kelloselkä, il n'y a ni hôtel ni traineaux-taxis devant la gare. Le village s'éparpille à 5 kilomètres à la ronde. J'avais à faire au delà. Au delà, c'est la « poche » de Salla — anciennement territoire finlandais — de l'autre côté de la frontière. C'est plus à l'est encore, à Kandalaksha — sur le chemin de fer Mourmansk-Leningrad — que les Soviets ont déjà branché une voie pointant, à travers la Laponie orientale, vers un raccordement possible avec la ligne Kelloselkä-Rovaniemi-Tornio, la Suède et les mines de Kiruna, la Norvège, Narvik et l'océan Atlantique.

Quelques heures plus tard, j'échouai dans une petite maison toute gémissante sous les coups de bélier du vent qui faisait rage. Dehors, la forêt, la forêt immense dont on ignore le commencement et la fin. Pour faire 2 lieues il m'avait fallu trois heures de lutte contre la bourrasque, qui crachait à l'horizontale une neige poudreuse, mordante comme du plomb de chasse. Mon rucksack, bien allégé pour cette randonnée, faisait voile et m'emportait en zigzags d'ivrogne dès que je me courbais pour mieux me défendre contre la tempête. Je retrouvais l'impression d'infini, d'écrasante étreinte éprouvée par les nuits de tornade dans la grande sylve équatoriale.

Mais l'accueil des forestiers de l'Arctique efface toutes les angoisses. Le café étant rare en Laponie depuis la guerre, à peine avez-vous pris place sur le banc circulaire de la salle commune qu'on vous apporte la cafetière d'eau bouillante et le *piima* national, ce lait aigre qui, à table ou au cabaret, remplace notre « gros rouge ». Il est de bon ton de verser une partie de sa tasse dans la soucoupe tenue sur trois doigts formant trépied et de boire le breuvage bouillant — un morceau de sucre entre les dents — à petites gorgées gourmandes, cueillies tout autour de la soucoupe. Ce qui reste de sucre est ensuite déposé sur la tasse retournée, et le nouveau venu, rompant le silence, se dépouille de ses fourrures, décline son nom et les buts de son voyage. Ces usages acquis naguère en Sibérie m'ont valu bien des amitiés en Laponie.

— *Voinko saada yösijan ?* (M'acceptez-vous sous votre toit ?)

Ainsi chaque soir, l'hiver dernier, ai-je partagé avec le paysan ou le bûcheron, au hasard de mes pérégrinations, les *piirakka* de blé noir, fourrées de semoule d'orge et de renne fumé, la *hernerokka*, aux pois et au lard, ou les *ohukaisia* (les crêpes du jeudi) avant de dormir à la place d'honneur, sur le *pankko*, le large foyer de terre qui se dresse au milieu de la salle commune. Et, le lendemain, mes hôtes refusaient le billet que je posais sur la table :

— Ei !... Ei !... Nous ne voulons rien. L'hospitalité n'est pas un commerce.

Un chasseur d'ours réputé, et passablement contrebandier je crois, devint mon guide et mon ami. Avec sa peau de chèvre et son haut bonnet poilu, Paavo ressemble — le parasol en moins — au Robinson Crusoé de notre enfance. C'est un géant dont les candides yeux bleus et le nez gercé sont seuls visibles dans un paravent de barbe rouge que rejoint une chevelure couleur carotte, couvrant bas les épaules. Paavo m'a fait traverser un notable morceau de Laponie orientale sur un traîneau emporté — dans une sonnaille de grelots se riant des gardes-frontière — par des petits chevaux abondamment poilus de brun sous leur crinière de filasse hérissée par le vent de la course.

Avec quarante-cinq mille autres forestiers de l'Arctique, Paavo est né de colons finnois installés depuis longtemps au nord du cercle polaire. Après la cession de la Carélie aux Soviets, des milliers de bûcherons ont reflué des forêts profondes riveraines des lacs Ladoga et Saïma vers les 100.000 kilomètres carrés de territoires vierges du Grand-Nord, que les Finlandais nomment volontiers l'Alaska du Nord.

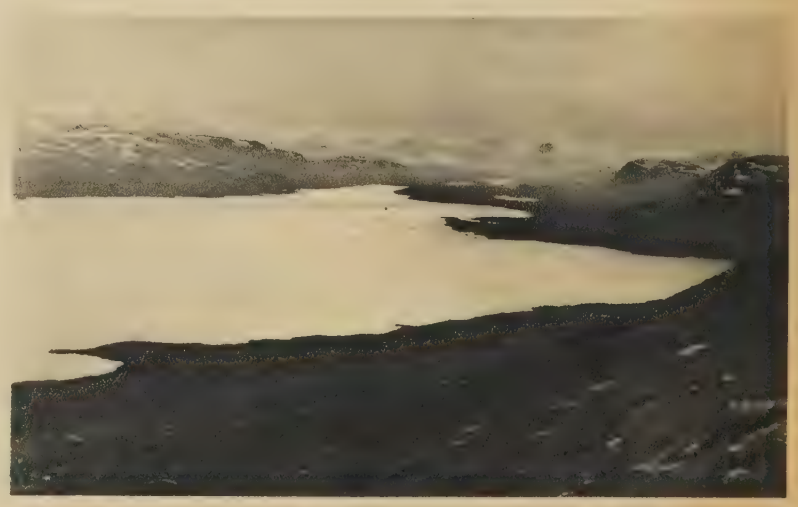
Entre deux étapes, chez des mineurs, marchands de fourrures, chercheurs d'or amis, Paavo n'avait de pensées que pour *Susi* ou *Ahma*. C'est qu'un ours de 25.000 markkaa — Paavo en compte huit à son tableau — ne se rencontre pas sous chaque rocher, et quelques peaux de loup ou de lynx ocellé se vendent bien aussi à la foire aux fourrures de Rovaniemi !

Parfois nous dressions le camp à la belle étoile. Les petits chevaux finnois, enrobés de givre comme des marrons glacés, s'allongeaient près du feu sur lequel cuisait la soupe : gruau d'orge, renne salé et neige fraîche. Sous les basses ramures d'un sapin formant toit, Paavo plantait un coupe-vent de branchages. D'une hâche rapide, deux arbres étaient abattus, élagués, à demi fendus, appliqués l'un sur l'autre devant l'entrée de notre gîte sylvestre ; un brandon était glissé entre les troncs résineux, et jusqu'au lendemain le *rakovalkea*, brasero primitif des coureurs de la forêt, nous dispensait, avec l'aide du vent, une agréable chaleur régulière, bien qu'à trois pas la bise et —30 degrés de froid fissent éclater bruyamment les jeunes arbres.

LE PEUPLE LAPON

Disposant d'horizons illimités, les cinq mille Lapons de la *toundra* finnoise et russe ont conservé une pureté que n'ont plus ceux de Norvège et de Suède, déjà conquis, comme les Esquimaux du Groenland, par le blouson de cuir américain, la casquette à carreaux et le gramophone à cornet des trafiquants.

Depuis le moyen âge les Lapons se sont repliés progressivement devant



LE PALE SOLEIL NORDIQUE ILLUMINE LE GRAND LAC RECOUVERT DE GLACE.

LE POROETORUS : RASSEMBLÉS DANS LES PARCS, LES RENNES VONT ÊTRE MARQUÉS, CASTRÉS, PUIS SERONT VENDUS, DRESSÉS... OU DÉBITÉS EN QUARTIERS.

les Finnois montant du Tavastland et du Savolaks ; mais ils vivaient encore de pêche et de chasse autour du lac poissonneux de Kuusamo, et même à Rovaniemi, il y a deux générations. Les rivalités entre nomades et sédentaires, en dépit des « juges de famille » et de la sévérité des missionnaires luthériens, les amenèrent à se fondre avec les colons ou à se retirer vers le nord. Je préfère les riverains du lac Inari, qui descendent des purs Lapons finlandais, aux autres, mélangés d'immigrants de Suède et de Norvège qui ont accepté la vie sédentaire. Les métis sont les bourgeois de l'Arctique.

Les Lapons finlandais, jaloux de leur indépendance, détestent l'ingérence des Blancs autant que l'intrusion du voisin. S'ils se ressemblent par leur petite taille, leurs longs bras et leurs courtes jambes torses, les Lapons *pêcheurs* finlandais (apparentés aux Skoltes de la presqu'île de Kola et de la mer Blanche) et les Lapons montagnards de Norvège diffèrent par la langue, le genre de vie et le costume. Les Lapons de *rivières* ne fraient pas avec ceux des *lacs* et les méprisent parce qu'ils pêchent... le brochet et la perche. Enfin, les Lapons à *rennes* ou Lapons nomades semblent avoir monopolisé toute la gaîté et la vivacité de la race.

C'est pour m'introduire auprès de ces derniers que l'écrivain Yrjo Kokko, auteur de *Neljäntuulen Tie* (la Terre des Quatre Vents) et vétérinaire chargé par l'Etat du contrôle sanitaire des rennes, m'a emmené, l'hiver dernier, dans sa tournée annuelle. Les rennes trouvent dans les *toundras* de la Laponie finnoise une abondance de lichen que les plateaux norvégien et suédois,

LA TOUNDRA ASSOUPIE DURANT DES MOIS SOUS SON LINCEUL DE NEIGE.

au nord du 68e parallèle, leur mesurent chichement. Par milliers (on évalue leur nombre à 250.000) les bêtes nomadisent, selon la saison, du Muoniojoki aux rivages de l'océan Glacial.

LAPONIE D'HIVER

Muonio est le pôle du froid en Europe. Pour mon arrivée la température s'était réchauffée jusqu'à 40 degrés sous zéro, mais, deux semaines plus tôt, le thermomètre s'était tenu pour un temps à —51.

Cent cinquante kilomètres séparent Muonio d'Enontekio et de Hetta où se préparait le *poroetorus* : le marquage des rennes. Pour gagner du temps, le *claïnlääkintaeverstiluutnantti* Yrjo Kokko (tel est son titre en finnois) avait frété l'unique auto du pays, une jeep aux roues bardées de chaînes, surmontée d'une guérite qu'il semblait remplir de sa large carrure. On m'y introduisit cependant en plus du chauffeur et de son aide, tous gonflés de poils comme des ours, encore quatre sacs de couchage, trois chiens lapons fort batailleurs, des fourrures, thermos et nourritures abondantes cuites ou crues, dont les plus délicates furent suspendues à l'extérieur, donnant à notre équipage une allure de charcuterie ambulante.

Dès Muonio, la forêt fait place à la *toundra*. La jeep patinait sur une plaine vernissée lorsqu'au sommet d'une crête formant écran une bourrasque rasante nous empoigna sauvagement : le *tunturi-tuuli* (le vent des cimes), rabotant l'immensité nue, balayait le lac tout proche pour nous ensevelir sous un ouragan blanc. Durant des heures, pour dégager l'auto à moitié ensevelie, mes compagnons luttèrent en vain avec la ténacité de leur race. Le lendemain, les Lapons envoyés à notre secours avec des attelages de rennes nous découvrirent sous une meule de neige, dans un *igloo* hâtivement construit que mes compagnons, fiers de leur œuvre, prétendaient confortable.

Que n'a-t-on écrit de flatteur sur le renne : « chameau de l'Arctique » ! Il ne boit pas mais mange des quintaux de neige, sait faire face au vent pour creuser sous la glace, à grands coups de sabots, le « puits » au fond duquel il trouve le lichen, son exclusive nourriture.

Par une lanière de cuir attachée sous le ventre à un ceinturon aux couleurs vives et lui passant entre les cuisses, le renne dit « domestique » traîne une sorte de gros sabot : l'*akkio*, véhicule national des Lapons. S'y accroupir serait facile si le renne qui vous observe de son gros œil de myope ne démarrait tel la foudre juste à l'instant où vous vous laissez choir... sur une neige plus dure que métal ! Au dixième essai vous plongez enfin à temps dans l'*akkio*. N'ayant ni patins ni freins, ce sabot virevolte au bout de sa longe sur la patinoire sans limites. Le « chameau de l'Arctique », qui trotte des pattes de devant mais galope de celles de derrière qu'il garde raides comme jambes de bois, vous bombarde dans les montées de durs copeaux de neige gelée, vous piétine dans les descentes, lorsque l'*akkio*, et vous avec lui, lui arrive dans les pattes.

Une fois l'an, pendant des semaines, les Lapons traquent les rennes et les refoulent dans un immense enclos. Quand des dizaines de milliers de bêtes y sont cernées, le triage commence. Capturés au lasso, marqués par des entailles aux oreilles, puis castrés d'un coup de dent, à l'ancienne manière, les rennes, après guérison, sont mis au dressage. L'animal trop bête ou récalcitrant est mangé. S'il est maigre, on le libère et il rejoint d'un trait ses 250.000 frères égaillés dans les *toundras* à lichen.

UN JOYEUX ENTERREMENT

M. Kokko est très populaire parmi les Lapons d'Enontekio. Au lendemain du *poroetorus*, une autre réjouissance l'attendait : la femme d'Alask Juuso étant morte depuis six semaines, il était convié, et moi avec lui, aux funérailles.

Vêtus du *turkki* (épais paletot-sac fourré, garni aux épaules et sur la poitrine d'empiècements de couleurs vives), coiffés d'un bonnet polychrome à quatre pointes, le veuf, la famille, les amis de Norvège et de Suède nous attendaient dans une pièce enfumée où ils s'empiffraient goulûment. Sans doute les Lapons venus de Kontekeino voulaient-ils se pénétrer des vertus de la défunte en buvant la « bière » de lichen dans laquelle a macéré quelque morceau de cadavre. Le veuf semblait guilleret. Mes *gauloises* le touchèrent davantage que mes condoléances. Il nous fallut

LES PARENTS NOUS PRÉSENTENT LA DÉFUNTE, RATATINÉE DANS SON CERCUEIL COMME UNE MOMIE.

boire et manger, après quoi nous ne pûmes refuser d'être présentés à la défunte, qui ne pouvait présider à nos agapes. On se réharnacha. Dehors, encadré de quatre branches de sapin faisant office de cierges, un cercueil garni de papier noir reposait sur deux caisses. En notre honneur on souleva le couvercle. Noirâtre et ratatinée comme une momie, la Lapone reposait dans un linceul de papier blanc gaufré. Juuso avait bien fait les choses. Les pleureuses, comme l'usage l'exige, s'étant mises à l'ouvrage, on ne pouvait plus s'entendre. Il faisait mortellement froid. Le vrai deuil, chez les Lapons, se célèbre en réconfortant les vivants dans la gaîté. Aussi Juuso nous ramena-t-il bientôt devant des réalités solides et liquides. Dans sa hâte, il faillit nous faire rentrer par le *koviverra* (la porte sanglante) ou porte de derrière réservée à la sortie des hommes partant à la chasse ou au sacrifice rituel. Nous avions frisé le sacrilège !

LAPONIE D'ÉTÉ

L'hiver, en Laponie septentrionale, la nuit totale dure soixante-dix jours. Puis, soudain, le hibou des neiges mène grand tapage : le soleil, pour un instant, a risqué son front rouge au-dessus de l'horizon blanc. On s'interpelle, on rit, on s'embrasse. C'est le *Päivänkoitto* (la journée où le soleil reparaît). Huit jours plus tard, un plein quartier d'orange se montre pendant une heure. La joie des Finlandais, alors, est immense.

En mai, la nature se réveille sous sa carapace de glace. Un tonnerre effrayant emplit les vallées, éveille torrents, fleuves et lacs endormis. Des sources jaillissent à travers la couche de neige, les rapides sauvages se déchaînent, les cascades retrouvent leur voix, la *toundra* devient éponge.

Les grandes migrations commencent : des escadrilles d'oies sauvages traversent le ciel d'un bleu tendre et soyeux ; les coqs de bruyère claironnent au faîte des pins ; la forêt sent la résine et le miel ; des millions d'oiseaux chanteurs réveillent *kahru*, l'ours, endormi depuis novembre. Le soleil, chaque jour moins pressé de s'en aller coucher, réchauffe la *toundra*, bientôt couverte d'un tapis violemment colorié de fleurs sauvages qui déversent leurs parfums dans l'herbe capiteuse.

A Enontekio, certes, des courses de rennes se disputent encore parfois le premier jour de juillet sur le lac gelé. Mais, bientôt, de leurs grands yeux étonnés, les faons nouvellement nés contemplent leur image dans les innombrables miroirs d'eau qu'illumine la féerique lumière du soleil de minuit. Il est temps pour les troupeaux de gagner les plateaux. Des myriades de moustiques envahissent la plaine par nuages épais, accablant sans répit bêtes et gens sous une chaleur à certaines heures tropicale.

Des garçons et des filles, sac au dos, des pêcheurs de saumon, le moulinet à l'épaule et le *fly-tox* à la main, montent des villes du Sud.

Avant la guerre, deux voitures postales reliaient chaque jour le cercle polaire à l'océan Glacial. Aujourd'hui, la grande route de l'Arctique s'arrête devant la frontière soviétique à quelques kilomètres des mines de nickel de Nöyehenjärvi. De nouvelles voies rayonnent en direction de la route stratégique construite par les Allemands le long de la côte norvégienne. Rovaniemi n'est plus qu'à huit heures d'auto de l'Atlantique.

L'Office national du tourisme, que dirige magistralement M. Jorma Tolonen, a reconstruit bungalows, hôtels et « rest-houses » brûlés par les Nazis. Mais ni le luxueux Pohjanhovi de Rovaniemi ni l'élégant caravansérail perché sur le Pallastunturi ne pourront me faire oublier ces auberges en troncs d'arbres plantées le long de la route de l'Arctique.

Demain comme hier, les Lapons continueront à pousser leurs rennes à la recherche du lichen ; des colons chaque année plus nombreux planteront leur *mökki* de rondins toujours plus avant sur l'immensité blanche, pour creuser des mines, barrer des fleuves, bâtir des usines...

GUILLERET, LE VEUF AIME MES CIGARETTES.

Les religieuses de Notre-Dame de l'Immaculée Conception, les Sœurs bleues, observent généralement le silence durant les repas.

LE COUVENT BLEU

CENT ANS DE MISSION

LA VIE DES RELIGIEUSES DE NOTRE-DAME DE L'IMMACULÉE CONCEPTION

Aux premières heures de ce matin d'automne, Castres s'éveille lentement. Les cloches de Saint-Benoît carillonnent l'Angélus. Là-bas, de l'autre côté de la rivière, une autre cloche sonne joyeusement : c'est celle du couvent bleu, qui s'élève sur l'ancien champ du Crabié, dans le faubourg de Villegoudou, non loin du confluent de la Durenque et de l'Agout.

A la maison mère des Sœurs de Notre-Dame de l'Immaculée Conception, c'est l'heure à laquelle les religieuses commencent leur journée, où le travail va alterner avec la prière.

Après la messe et le petit déjeuner, elles vont vaquer aux travaux qui leur ont été confiés selon leurs aptitudes physiques : celles-ci s'occuperont des soins du ménage ; celles-là iront jardiner si le temps le permet ; les unes se livreront à des travaux d'agrément ; d'autres, à l'étude.

Le couvent bleu est en effet un véritable institut dont la fondatrice, la Révérende Mère Marie de Villeneuve, originaire du château d'Hauterive, à quelque 10 kilomètres au sud de Castres, a posé la première pierre le 19 mai 1842. Elle voulait tout d'abord se consacrer à l'enfance abandonnée, mais, peu après, elle fut attirée par la situation tragique dans laquelle se trouvaient les jeunes filles placées par leur famille dans des maisons de redressement. Elle créa une « Miséricorde », qui existe encore aujourd'hui dans le Refuge, tout près de la maison mère. Cette âme d'apôtre avait fait

Des lavandières comme on en voit peu

Il n'est pas de travail déshonorant...

Il faut faire vivre la communauté.

Une corvée joyeusement acceptée...

La vie de communauté implique pour les Sœurs de Notre-Dame de l'Immaculée Conceptio

insérer dans la règle ces quelques lignes qui constituent tout un programme : les Sœurs de l'Immaculée Conception ne doivent être « rebutées en rien lorsqu'il s'agit d'éloigner de pauvres victimes du danger et de les retirer de l'abîme ». A quelque temps de là, elle faisait ajouter que les religieuses de sa congrégation devaient « se dévouer à la belle œuvre des mission étrangères, surtout aux missions des noirs et généralement aux peuples les plus délaissés et les plus méprisés ». En en janvier 1848 quelques Sœurs bleues, parties de Castres six semaines auparavant, débarquaient à Gorée avant même que la France eût pris pied en Afrique occidentale. Elles allaient commencer pour leur compte cette évangélisation des noirs qui devait faciliter la pénétration de la France au cœur du continent africain.

Depuis lors les Sœurs bleues ont essaimé à travers le monde. Mais les missionnaires gardent

Les Sœurs assurent elles-mêmes le service de table.

OBLIGATION DE VIVRE EN DORTOIR ET NON EN CELLULES.

LE COUVENT BLEU S'ÉLÈVE SUR L'ANCIEN CHAMP DU CRABIÉ, DANS LE FAUBOURG DE VILLEGOUDOU.

LES SŒURS BLEUES SE LIVRENT DANS LE PARC DU COUVENT A DES TRAVAUX UTILITAIRES TRÈS VARIÉS.

un contact étroit avec leur maison mère. Pour s'en convaincre, il n'est que d'assister à la distribution et à la lecture du courrier aussitôt après le repas de midi — le dîner en terme monastique. Formant cercle autour de leur Mère supérieure, les Sœurs bleues écoutent une des leurs lisant les lettres qui arrivent d'Afrique et d'Amérique.

Souvent elles disent entre les lignes, ces lettres, le mal du pays dont on a peine à se défendre : la France est toujours présente au cœur des missionnaires. Elles disent aussi les efforts qui sont tentés et les déceptions aussi bien que les satisfactions. Elles racontent une expédition dans les régions extrêmes de la Patagonie pour secourir les Indiens, si misérables et si déshérités : les enfants se sauvent en général quand les étrangers approchent, mais les Sœurs bleues les apprivoisent et, tout de suite, la bonne parole est semée. Elles disent encore, ces lettres, avec quelle joie les petits indigents de la banlieue de Buenos-Aires viennent participer à la distribution de goûters à la maison provinciale du couvent de Llomas. Au Brésil ou en Argentine, les Sœurs bleues ont ouvert des collèges que fréquentent les jeunes filles fortunées. Celles-ci recevront en fin d'études ce diplôme tant désiré qui couronnera leur application et sera le témoignage prestigieux de l'influence française outre-Atlantique.

A la lecture de ces lettres, les Sœurs âgées se rappellent les années qu'elles ont passées loin de Castres ; celles qui, pour une raison ou une autre, ont dû rentrer évoquent des souvenirs de leur mission ; quant aux plus jeunes, elles entrevoient déjà les heures tant espérées où elles iront bientôt porter au loin les richesses de la pensée française et le secours hospitalier de leur cœur généreux.

Mais ce départ ne viendra que s'il est mérité. Pour en être jugée digne, la Sœur bleue devra être parvenue à ce stade de la formation religieuse et morale qui lui permettra de faire face à toutes les situations qui pourront se présenter. L'observance de la règle, qui fortifiera la volonté en même temps qu'elle forgera le caractère, sera la meilleure des préparations.

Sa vocation même sera soumise à l'épreuve du temps. Une jeune fille qui se destine à la vie des Sœurs bleues doit franchir plusieurs étapes, depuis le postulat jusqu'à la profession en passant par la prise d'habit et le noviciat. Il lui faudra attendre de six à neuf ans avant de pouvoir prononcer ses vœux perpétuels. Ces différentes étapes se refléteront d'ailleurs dans le costume lui-même, depuis la pèlerine et la mantille noires de la postulante jusqu'au vêtement bleu ceint d'un cordon de laine blanche de la professe.

Est-ce à dire que cette vie de petits sacrifices quotidiens est une vie triste ? Il n'est pour se convaincre du contraire que de visiter un couvent : la joie rayonne sur tous les visages, et

LES RELIGIEUSES COMPTENT DES VIRTUOSES.

LA LECTURE TROUBLE LE SILENCE DES REPAS.

DEVANT LA TOMBE DE LA MÈRE FONDATRICE.

ON A TORT DE CROIRE QUE LA VIE DES RELIGIEUSES EST UNE VIE TRISTE, MONOTONE ET AUSTÈRE.

les départs des missionnaires mêmes ne revêtent pas la tristesse que les profanes s'imaginent. Sans doute les partantes sont-elles émues lorsque les religieuses, la Mère supérieure en tête, défilent devant elles pour les embrasser et leur souhaiter un fructueux apostolat. Mais elles rayonnent d'une joie intérieure : il s'agit plus d'un au revoir que d'un adieu. Et cette joie pure est sans doute la meilleure récompense que puisse désirer la Mère supérieure, qui, en dépit des charges écrasantes que comporte le généralat de l'institut, trouve encore le moyen d'être une conseillère vigilante pour ses filles. De la retraite sévère et bienveillante de son cabinet, elle guide ces jeunes filles qui ont décidé d'habiter avec les Sœurs choisies afin de donner au monde un exemple et aux malheureux des servantes et des mères.

Photographies S. D. A. C., Cloquet, Lafollye.

APRÈS SON POSTULAT, LA JEUNE FILLE QUI SE DESTINE A LA VIE RELIGIEUSE VA PRENDRE L'HABIT.

PAIX
SUR LA TERRE

Quatre ans après la fin d'un long cauchemar, ce sont encore des prières pour la paix qui, à Noël, se sont élevées du fond des églises dans toute la chrétienté. Les fidèles sentaient combien elle reste précaire et fragile, cette paix pour laquelle les chefs d'Etat, ce jour-là, ont formulé des vœux...

N'est-elle pas d'une cruelle ironie cette alerte donnée le 24 décembre, à minuit, en Galilée, sur la petite ville de Nazareth, où Jésus vécut sa prime jeunesse ? Car on se bat en Palestine autour des Lieux Saints et dans le Neguev, et il en est de même un peu partout à travers les continents : en Extrême-Orient, où la guerre fait rage dans l'immensité des territoires chinois; dans le Sud asiatique, où Hollandais et Indonésiens sont de nouveau aux prises ; en Indochine, où nos soldats continuent à tomber dans les embuscades du Viet-Minh, et jusqu'en Amérique du Sud.

Le ciel n'est pas davantage serein sur notre vieux continent. La Grèce est toujours plongée dans les affres de la guerre civile, et le sang coule en Thessalie comme en Macédoine. Dans l'Est, des populations sont astreintes à la dure loi du totalitarisme ; des persécutions, que l'on croyait à tout jamais abolies, frappent encore les hommes qui revendiquent le droit d'exprimer librement leurs pensées.

La guerre froide se poursuit, sourde mais implacable. Les peuples ont attendu en vain de l'O. N. U. une détente qui vînt apaiser leurs inquiétudes, et le Souverain Pontife lui-même dénonce l'illusion de la « paix à tout prix », à laquelle il oppose la notion de la juste défensive.

Dans son message de Noël, S. S. le pape Pie XII a déploré que l'année qui s'achève n'ait pas justifié les espoirs que fondait sur elle un monde où retentissent encore de menaçantes rumeurs. Souhaitons que 1949 apporte enfin sur cette terre, aux hommes de bonne volonté, cette paix pour laquelle ils ont prié la nuit de Noël.

M^me DE ROMANY (ADÈLE DE ROMANCE)

XVIII^e - XIX^e SIÈCLES

PORTRAIT DE VESTRIS II

DANSE ET DIVERTISSEMENTS

PAR MARTIAL-PIÉCHAUD

TOULOUSE-LAUTREC. « MARCELLE LINDER. »

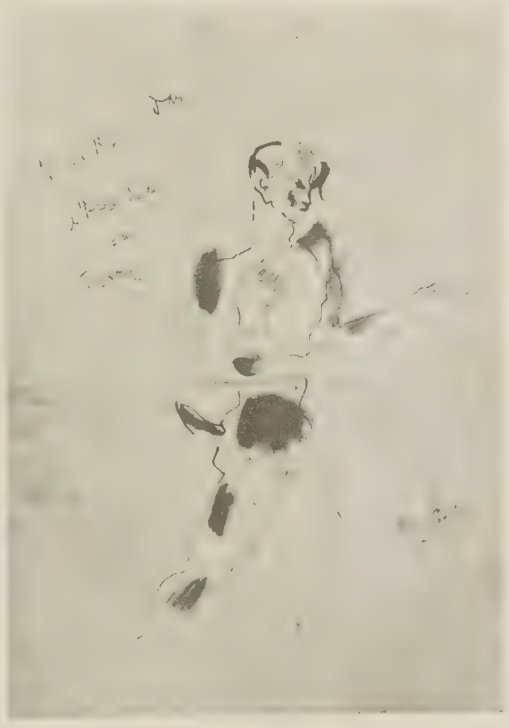
P. BAKST. « LA PÉRI. »

Ce sont à peu près cinq cents pièces (peintures, dessins, sculptures), dues aux plus grands artistes, de Brueghel à Picasso, qu'a réunies l'exposition « Danse et Divertissements » récemment inaugurée à la Galerie Charpentier. Tout est là évoqué de ce qui pendant les derniers siècles a frappé le sol d'un pied cadencé, au son d'une flûte ou d'un biniou, d'un orchestre ou d'un jazz, depuis la bourrée paysanne jusqu'au cancan montmartrois, en passant par la chaconne, le menuet et la valse. Tout est là représenté de ce qui eut un nom ou fit événement dans l'histoire de la danse, depuis Balon, danseur ordinaire de Louis XIV, jusqu'à Nijinsky, extraordinaire danseur de la compagnie Serge de Diaghilev, en passant par la Guimard, par les Vestris, par la Taglioni et Isadora Duncan ; depuis les ballets des fêtes royales de Versailles jusqu'aux ballets russes des belles années de notre Troisième République, en passant par les soirées fameuses de l'Opéra des petites Cardinal et celles du Moulin-Rouge de la Goulue. L'ensemble, si amusant au point de vue documentaire, est admirable au point de vue artistique. La partie qui en sera préférée, croyons-nous, est la partie relative aux cent dernières années. Certes, Brueghel, les Le Nain, Watteau, Fragonard, Géricault, en maints chefs-d'œuvre, et Carmontelle, Leprince, Schall, Marguerite Gérard, etc., en maintes œuvres ravissantes nous montrent ici, tour à tour, la turbulence, la noblesse, la volupté, la poésie de la danse. Ils ne nous montrent pas la danse elle-même, comme l'ont su faire un Carpeaux, un Rodin, un Toulouse-Lautrec, un Degas, pour ne citer que quelques-uns des plus hauts peintres et sculpteurs modernes qui se sont particulièrement intéressés à cette fugitive recomposition des lignes et des volumes d'un corps humain se détachant du sol, devenant oiseau, fleur envolée, à la faveur du rythme et de la musique.

Une salle de la Galerie Charpentier a été entièrement consacrée aux premiers ballets russes du début de ce siècle. On sait, en effet, l'immense influence qu'ils exercèrent sur les arts et sur les modes pendant longtemps. En contre-partie, nous aurions aimé qu'une place moins mesquine fût accordée à Loïe Fuller, dont précédemment l'influence n'avait pas été moindre. Qu'on le déplore ou non, toute une esthétique appelée le « modern style » sortit de ce prodige de vent et de lumière qu'était la « danse serpentine ». Mais peut-être une « création » à ce point affranchie de « plans », d' « architecture » n'inspira-t-elle, ne pouvait-elle inspirer peintres, dessinateurs, sculpteurs ? S'il n'en était pas ainsi, voilà bien, en tout cas, la seule réserve que nous serions en droit de faire au sujet de cette très belle et attirante exposition de « Danse et Divertissements ».

Photographies *France-Illustration* (R. Boulet).

TOULOUSE-LAUTREC. « LA GOULUE. »



J. COCTEAU. « NIJINSKY. »

E. DEGAS. « DANSEUSE RATTACHANT SON CHAUSSON. »

VERTÈS. « LE BALLET IMAGINAIRE BLEU. »

MUSIC-HALL

RYTHME ET COULEURS

par MARCEL HAURIAC

Le temps n'est plus où le théâtre des Variétés demandait à Rip et Gignoux des revues chatoyantes d'esprit autant qu'elles fulguraient de paillons. De nos jours, le public à l'attention nonchalante regarde plus qu'il n'écoute. C'est pourquoi l'on serait mal venu de chicaner Marc Cab à propos du livret sur lequel Henri Varna vient de bâtir, au Casino de Paris, sa nouvelle production : *Exciting Paris.*

Le spectacle, conduit à bride abattue, développe ses images dans un rythme accéléré. Pour obtenir un si parfait résultat, on a dû reconstruire maintes fois, même à la dernière minute, les architectures scéniques. On a transformé la machinerie, basée à présent sur le jeu d'ascenseurs commandés électriquement. Pas de vedette unique : des tableaux juxtaposés où chacun montre, dans le minimum de temps, le meilleur de ce qu'il peut faire. Par là, nous retournons à l'implacable et bienfaisante loi du music-hall. La fantaisiste Claudine Cereda, chanteuse et danseuse éclatante ; l'Espagnole ballerine Lolita Perez et son compatriote Pedro de Cordoba ; l'étrange et fascinante Ileana Simo ; le pétillant Lucien Jeunesse ; l'amusant comique Rigody, entre beaucoup d'autres, supportent avec honneur la dangereuse épreuve.

Quant au côté spectaculaire proprement dit, l'ingéniosité colorée, l'invention plastique dont José de Zamora possède les arcanes en font un festin dont on voudrait décrire par le menu les fastes, les trouvailles, les audaces de tons, les prodigalités d'étoffes rares et les déploiements de richesses. Du prologue, que teintent le blond et le havane mariés avec délicatesse, jusqu'au somptueux finale magnifiquement bariolé, l'ensemble alterne la fraîcheur et l'opulence. Mannequins, girls et boys l'enrichissent de leur vénusté. *Exciting Paris* a coûté, paraît-il, cent millions. A mon gré, ce n'est pas trop cher.

Photographies *France-Illustration* (H. Parnotte).

QUELQUES BELLES IMAGES DE LA REVUE « EXCITING PARIS » QUE VIENT DE CRÉER LE CASINO DE PARIS. — EN HAUT, A DROITE : D'APRÈS GOYA, UNE GRANDE DAME D'ÉPOQUE CHARLES IV. — CI-DESSUS : DÉTAIL D'UN TABLEAU TROPICAL DONT LES DOMINANTES SONT LE VERT ET LE BLANC. A GAUCHE : PLUMES, BRODERIES ET FANFRELUCHES SOMPTUEUSES.

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Un Roman de la Camargue

Si M. Henri Bosco nous offrait un roman camarguais tel que peuvent l'imaginer les gens qui ont vu jouer *Mireille* à l'Opéra-Comique ou *l'Arlésienne* à l'Odéon, on y trouverait beaucoup de choses qui sont assurément plaisantes et pittoresques. Il y aurait des gardians à cheval, portant en croupe des filles d'Arles à longue jupe et à petit bonnet ; il y aurait des courses de taureaux aux cornes emboulées, un affût au gibier d'eau sur l'étang de Vaccarès, un pèlerinage aux Saintes-Maries-de-la-Mer, avec Bohémiens, tambourinaires et farandoles. Il y aurait, en un mot, toute la Provence selon Gounod, certains contes d'Aphonse Daudet et les affiches du P. L. M. Et cela ne serait pas inexact, car ces choses-là existent, même et surtout dans les fêtes, les expositions et sur les scènes des théâtres.

Mais M. Henri Bosco est un Provençal plus secret et plus profond. Dans les livres qu'il a écrits jusqu'à présent, il a surtout exprimé la puissance de magie qui règne dans un pays qu'on croit le plus souvent ivre de joyeux soleil. Il a peint une Provence riche de mystère, telle qu'on peut la découvrir notamment dans sa partie montagneuse, du côté de la Sainte-Baume, de la Sainte-Victoire, du Lubéron. Des paysages altiers et non dépourvus d'âpreté semblent recéler, sous des beautés sculpturales, les éléments d'une vie qui est au delà de la nature. Et cette qualité mystique, si elle s'attache aux pays des collines rocheuses que je viens de dire, est peut-être encore plus celle d'une contrée basse, d'une plaine marécageuse, plus sauvage que nulle autre région de la France, plus chargée qu'aucune autre de sortilèges : la Camargue. Le roman de M. Henri Bosco, *Malicroix* (Gallimard), est, en ce sens, celui qui exprime la Camargue avec la plus complète vérité.

On serait presque tenté de dire que les principaux personnages de ce roman ne sont pas les hommes qui y sont peints, mais les forces de la nature au milieu desquelles ils vivent. D'abord le fleuve, le Rhône, qui est beaucoup plus qu'un décor dans cet ouvrage. Ce serait un dieu si le climat religieux du livre était celui du paganisme. En tout cas il y a en lui, pour l'homme, une sorte de redoutable partenaire. Le flot de ses eaux torrentueuses est une présence continue, une menace qui exerce une pression constante, un adversaire à vaincre. Le dénouement du livre révélera même que cette victoire sur le fleuve est une sorte de test faute duquel la vie de l'homme est dépourvue d'assurance, de foi en soi-même, de suprématie. Le roman ne se ramène pas à un duel entre l'homme et le fleuve. Mais il faut que ce duel ait été livré pour que l'homme sorte de l'incertitude et accomplisse la conquête de soi-même.

J'ai parlé des forces de la nature. Le fleuve n'est pas la seule. Il y a le vent qui souffle sur la plaine humide, et qui apporte de la mer les longues pluies battantes dont toute la campagne est noyée. Car la Camargue a le caractère étrange et un peu inquiétant d'une nature dont on se demande si elle appartient au domaine terrestre ou à l'empire des eaux. Il y a encore la nuit, car beaucoup des principaux épisodes de *Malicroix* illuminent les ténèbres de leurs scènes énigmatiques. Mais pourquoi tenter une énumération ? Les forces de la nature montrent bien ici que leur vertu n'est pas d'entourer l'homme, mais de le mettre seul en face de lui-même. Ce qu'elles organisent autour de lui, c'est la solitude.

Ce roman se passe dans une île du fleuve. L'homme qui s'y trouve amené est le légataire d'un vieil original, celui qui porte le nom de Malicroix. L'héritage se compose de l'île, avec la demeure rustique qui en est l'unique résidence, et d'un morceau de plaine marécageuse avec le maigre troupeau qui y trouve sa pâture. Encore l'héritier ne deviendra-t-il maître de ces biens qu'à une double condition : d'abord habiter l'île sans en sortir durant trois mois ; puis franchir le fleuve en conduisant une barque sur un parcours particulièrement périlleux.

Le roman est fait de tous les obstacles que le neveu de Malicroix doit surmonter. Et, sans doute, le lecteur qui ne cède pas à l'attrait du romanesque trouvera-t-il qu'il entre beaucoup d'artifice dans la composition de ces personnages troussés et costumés (nous sommes dans le premier quart du dernier siècle) comme ceux de la comédie traditionnelle : le notaire, ennemi secret du légataire et qui cherche à le faire sortir de l'île pour lui rafler l'héritage, le vieux serviteur, loyal et taciturne, qui est en cette affaire le héros de la fidélité domestique — j'indique les principaux, vous connaîtrez les autres en lisant le roman. Et vous admirerez avec quelle puissance d'imagination M. Henri Bosco remet en honneur les ressources du roman traditionnel : l'apparition de la jeune fille qui symbolise la force de l'amour, l'accomplissement par le jeune homme de la tâche où le vieillard a échoué, et qui rachète l'échec de l'ancien... Oui, il y a du factice dans tout cela, si joliment que ce soit mis en œuvre.

Mais le vrai sujet, au fond, trace sa ligne sous tout ce déroulement romanesque. C'est l'élévation d'une âme qui s'épure, se grandit, se révèle à elle-même par cette épreuve de la solitude qui lui est imposée. Et là est l'héritage véritable. C'est le legs spirituel du vieillard qui a voulu mettre son héritier en demeure de rentrer dans sa race et dans sa vocation, s'il en est digne. Par là, le roman de M. Henri Bosco, au delà de toutes les raisons qu'il a de plaire, donne ses plus riches et ses plus profondes résonances.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Partage de Midi
Maya

Ainsi a-t-il fallu à Paul Claudel attendre quarante-deux années pour que son admirable poème dramatique *Partage de Midi,* nœud et clef de son œuvre, fût enfin représenté sur les planches d'un grand théâtre parisien. Tandis que se déroulaient les scènes prodigieuses, si riches de substance, d'une langue éclatante, charnue et juteuse comme les plus beaux fruits, je songeais à cette phrase rapide d'Albert Thibaudet dans son *Histoire de la littérature française de 1789 à nos jours,* à propos de l'œuvre claudélienne : « Nous ne la rangeons dans le théâtre qu'avec quelque arbitraire. » Comme quoi l'intelligence critique la plus aiguisée peut demeurer close aux plus hautes sollicitations de l'art.

Albert Thibaudet, il est vrai, avait, mon Dieu ! des excuses. *Partage de Midi* ne saurait guère être compris, interprété, animé dans sa signification profonde que par un metteur en scène et des acteurs exceptionnels. Ça été le miracle de Jean-Louis Barrault et de ses compagnons, un miracle qui n'a été rendu possible qu'à raison d'un acte de foi préalable. Pour monter *Partage de Midi,* il fallait y croire, et, dès lors, le talent venant à la rescousse, la moitié du travail était faite.

Partage de Midi, contrairement à ce que pouvaient penser les zélateurs du théâtre facile, digestif et à jamais satisfait de ses petites recettes éprouvées, *Partage de Midi* n'est à aucun degré une pièce abstruse. Il suffit d'ouvrir ses yeux, ses oreilles et son cœur, de laisser entrer en soi sans prévention cette grande voix tonnante qui vous assourdit et vous secoue, et qui vous accable de merveilles. Peut-être y a-t-il deux pièces, mais intimement fondues, totalement indissolubles dans ces trois actes fulgurants : la pièce humaine et la pièce divine ; ou, si l'on préfère, l'action se joue sur deux plans, également accessibles : celui de la tentation et celui de la grâce. Ni Mesa, et non plus Ysé, ni même Amalric ne sont des amants ordinaires. Sous le couvert d'une action moderne, nous sommes ramenés avec eux aux temps bibliques. Ysé figure l'Eve première, attachée au bonheur immédiat et palpable, condamnée à ce bonheur par sa chair démesurément sensible et offerte. Elle ne se résigne ni à ne le goûter qu'à demi ni à ne se le voir accordé qu'un temps. Bridée jusqu'à la trentaine par les convenances sociales, elle s'aperçoit, dans une illumination soudaine, que la vie est courte, qu'il lui faut aussitôt prendre son plaisir, en vider la coupe sans perdre une heure, sous peine d'avoir manqué son destin. Et si elle accepte de mourir, c'est qu'elle craint de vieillir et que, refusant de voir autre chose que son cœur, morte, elle sera jeune pour toujours.

Mesa, au contraire, est l'homme visité par la grâce de Dieu et dont l'âme, obscurcie par la tentation, souffre et gémit et regimbe contre le monstrueux et doux attrait de la faute. Son cœur cède et crève devant la chose défendue et cette joie terrible qui est « à la place du bonheur ». Pourtant il ne s'y trompe pas, et déjà il a perdu la partie en la gagnant, car Amalric est là, cet homme voué à la matière, pour qui Dieu n'est qu'un mot et qu'Ysé préférera, sinon par l'esprit, du moins par la chair, et parce qu'il ne voit en elle que la femme désirable, la proie palpitante.

En regard de Mesa et d'Amalric, de Ciz, le mari d'Ysé, fait piètre figure, mais achève le tableau. Il apparaît comme le petit employé myope, le comptable mesquin du doit et de l'avoir, que le destin a placé au service d'une entreprise qui le dépasse. Malheur aux tièdes ! Il est, d'entrée, condamné à périr de sa médiocrité.

Ce débat sublime pourrait sembler un peu abstrait, si Paul Claudel, porté par son génie poétique, ne s'était trouvé à même de le nourrir et de le matérialiser d'abord par une action d'une ligne simple, mais rigoureuse, ensuite par un cadre original et un flux torrentiel d'images, qui l'humanisent en l'exaltant. Le premier acte se passe sur un grand paquebot, au milieu de l'océan Indien ; le second, dans un cimetière chinois, près de Hong-Kong ; le troisième, dans une maison assiégée par des insurgés, qui pourraient être les Boxers, au sud de la Chine. Dans ces trois parties, les décors de Labisse et la mise en scène de J.-L. Barrault sont au-dessus de l'éloge. Les scènes du paquebot, d'une atmosphère magnifiquement accordée à l'exubérance tropicale du texte, m'ont surtout frappé, mais celles du troisième acte n'ont pas moins d'accent ; le règlement des éclairages, notamment, et le déploiement de la nuit étoilée sur Mesa mourant m'ont donné l'impression de grands moments du théâtre.

Quant à l'interprétation, je n'hésiterai pas à dire qu'elle m'a paru proprement inespérée. Jamais Mme Edwige Feuillère, qui à plusieurs reprises pleura de vraies larmes, n'avait fait une démonstration si accomplie de son merveilleux talent. Au deuxième acte, dans la scène de déclaration à Mesa, où elle est toute volupté fondante, toute sensualité comblée, comme au troisième dans son mortel silence, elle a atteint les sommets. Elle a joué avec ses nerfs et sa sensibilité, et J.-L. Barrault a joué surtout avec son intelligence. Qu'il ait, nonobstant, réussi à se maintenir au niveau de sa partenaire suffirait à le placer au premier rang. Pierre Brasseur, enfin, avec une aisance stupéfiante, a été Amalric à ce point qu'il serait désormais impossible d'imaginer le héros claudélien sous un autre aspect. Ce trio exceptionnel plaçait Jacques

J.-L. Barrault (Mesa). Edwige Feuillère (Ysé). Pierre Brasseur (Amalric). Jacques Dacqmine (De Ciz).

Le « Partage de Midi » au théâtre Marigny.

Dacqmine dans une situation difficile. Son rôle de mari effacé ne l'avantageait pas. Il l'a interprété avec une sorte de suffisance un peu agaçante, ainsi qu'il le devait faire, et appelle, lui aussi, des compliments mérités.

Comment résumer les impressions que nous a laissées cette émouvante soirée au théâtre Marigny ? Vive Claudel ! Vive J.-L. Barrault !

La reprise, à plus de vingt ans de distance, d'une pièce comme *Maya* était une épreuve redoutable. L'œuvre de Simon Gantillon a été l'un des plus grands succès de l'entre-deux-guerres. Elle devait beaucoup à l'optique cinématographique ; son découpage en tableaux rapides constituait à l'époque une véritable nouveauté ; son sujet — la vie d'une prostituée dans un port, élevée au symbole de l'éternelle Maya — n'était pas encore rebattu. D'innombrables films parlants ont depuis plus ou moins renouvelé le thème du *Quai des Brumes* à *Dédée d'Anvers*, et les moyens de l'écran sont infiniment plus variés que ceux de la scène. Il serait injuste de reprocher au précurseur d'avoir été imité ou dépassé. Ainsi doit-on, dans cette *Maya* que reprend le théâtre Montparnasse, considérer avant toute chose le texte même. Ce sera pour dire qu'il a conservé son pouvoir de suggestion, sa poésie, et aussi sa qualité d'avoir frayé un chemin. La mise en scène de Gaston Baty étonne moins, mais n'a pas pour autant perdu ses vertus. Et l'interprète principale, M^me^ Marguerite Jamois, a toujours son rôle dans la peau.

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

Au carrefour du siècle

Il était assurément tentant de consacrer un film à l'invention de la bombe atomique. C'est devenu un truisme d'y reconnaître une étape aussi décisive dans l'évolution de l'humanité que la domestication du feu. De plus, par le fait que cette découverte a été accélérée par la guerre, qu'elle s'est trouvée être l'enjeu d'une course de vitesse engagée entre les deux camps belligérants et qu'enfin sa première utilisation s'est faite sous la forme la plus destructrice, le thème prend de lui-même un caractère dramatique.

D'autre part, les auteurs du film ont fort ingénieusement tiré parti des conséquences à la fois redoutables et imprévisibles de l'invention en montrant une copie d'*Au carrefour du siècle* enfermée avec les autres précisions sur la fission de l'atome dans un cairn qui devra être ouvert dans 500 ans, s'il existe encore à cette date des êtres humains capables de prendre connaissance d'un pareil message.

La réalisation de ce projet posait de difficiles problèmes techniques et de délicates questions psychologiques. Les premiers ont été admirablement résolus. On n'en saurait dire autant des seconds.

Les autorités américaines ont considérablement facilité la tâche du réalisateur Norman Taurog en lui permettant de photographier, sinon les installations mêmes des laboratoires qui ont poursuivi les recherches, tout au moins des reconstitutions approchées, et surtout en mettant à sa disposition des documents authentiques : on voit ainsi notamment le film qui a été pris lors de l'explosion de la première bombe atomique dans le désert du Nouveau-Mexique ainsi que des vues d'Hiroshima après le bombardement. Mais la virtuosité du réalisateur n'en demeure pas moins considérable, car il a su utiliser les maquettes et les reconstitutions au point de rendre insensible le passage de l'authentique au fictif. Ainsi, je me demande encore si l'explosion sur Hiroshima appartient à l'une ou à l'autre de ces catégories. Le fait que le plan paraît fixe plaide pour une reconstitution (puisque la prise de vues aurait dû être effectuée en avion). D'autre part, la similitude entre le bourgeonnement de fumée et celui qu'on voit sur les véritables documents est parfaite.

Dans le domaine psychologique, il y a des réserves beaucoup plus sérieuses à émettre. D'abord le principe même d'avoir mêlé à cette épopée colossale un destin individuel (en l'occurrence celui d'un jeune physicien qui est marié et qui mourra des blessures causées par la radioactivité en empêchant la bombe d'exploser trop tôt) est contestable, sa mise en œuvre est d'une gaucherie attendrissante, mais terriblement primaire.

En même temps, il y a quelque naïveté dans la représentation des savants qui ont contribué à la découverte. On les fait s'exprimer dans un style : « Nous autres, hommes de génie, qui venons de faire la découverte la plus extraordinaire de tous les temps », qui n'est assurément pas celui de leur conversation courante.

Sans les connaître personnellement, on peut assurer qu'Einstein, Fermi, Oppenheimer parlent de leurs travaux comme n'importe quel médecin, avocat ou fonctionnaire parle des siens, c'est-à-dire avec un mélange de familiarité et d'exaspération. Tant pis si cela ne correspond pas à l'imagination populaire. Le film aurait beaucoup gagné à respecter la vérité sur ce point.

En revanche, les scènes ou paraît le président Roosevelt (admirablement incarné par son interprète) sont d'un ton beaucoup plus juste. On y voit vraiment un homme d'Etat obligé de prendre dans l'ignorance la plus absolue une décision lourde de conséquences.

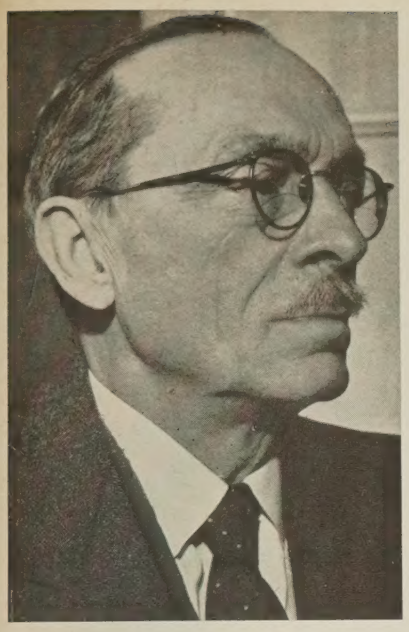
Je regretterai pour ma part que l'une des scènes du film ne soit pas celle, qui a réellement eu lieu, où le président Truman et ses conseillers les plus proches eurent à prendre la décision de se servir de la bombe atomique. On sait que l'unanimité ne se prononça pour l'affirmative qu'après un débat très sérieux où de légitimes scrupules de conscience firent valoir de la manière la plus forte les raisons qui militaient pour la négative.

D'ailleurs, c'est une des qualités éminentes du film que de ne pas représenter l'invention et l'utilisation de la bombe atomique comme un exploit seulement glorieux, mais aussi comme un acte qui entraîne la plus lourde et la plus torturante des responsabilités. Cet aspect humain du problème qui demeure toujours d'actualité a été mis à sa place : au premier plan.

Il est intéressant de rapprocher de ce film la bande consacrée au président Roosevelt. Elle est presque uniquement composée de scènes empruntées aux actualités et à l'album de famille des Roosevelt. Toutefois, elle a une autre valeur que celle du documentaire. Ses auteurs, en combinant avec des prises de vues directes un dialogue fictif, ont réussi à faire saisir le rôle joué par le président des Etats-Unis dans la vie politique américaine, rôle qui a eu ses partisans fanatiques comme ses détracteurs acharnés. Telle était du moins la version originale du film. Sa version française, par un commentaire de Jean Marin, insiste naturellement beaucoup plus sur l'influence que Roosevelt a eue dans la politique mondiale.

Toutefois, à travers les images, c'est un autre élément qui prend une place prépondérante et touchera certainement plus le spectateur : la prodigieuse énergie physique qui a permis à un homme frappé en pleine maturité par une maladie dont il n'a jamais guéri d'assumer pendant quinze ans les devoirs les plus lourds et le labeur quotidien le plus écrasant. Ce qui suppose une extraordinaire énergie physique, dont témoigne l'aspect seul de Roosevelt, joint à un optimisme indéracinable. Il est d'autant plus émouvant de voir véritablement dans les dernières images l'aile de la mort passer sur ce visage, le creuser, l'assombrir et finalement le marquer avec une clarté aveuglante. Aucun maquillage, aucun jeu, aucun texte ne pourraient donner la sensation de la mort qui avance à grands pas comme la succession de ces images bouleversantes.

PETITES CHRONIQUES



LE DIRECTEUR
DE NORMALE SUPÉRIEURE

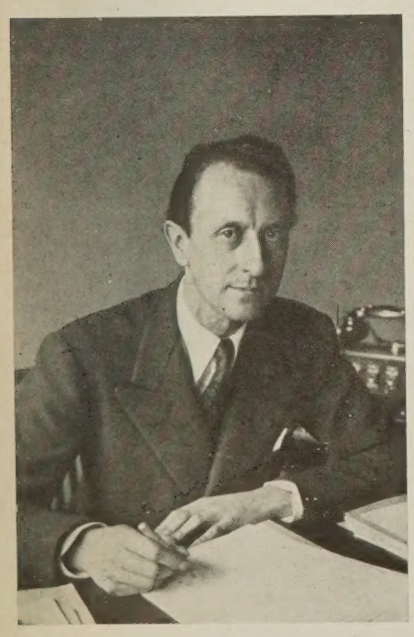
La direction de l'Ecole normale supérieure, laissée vacante par la mort d'Albert Pauphilet, a été confiée pour cinq ans à un scientifique, M. Georges Dupont, qui en 1945 avait succédé comme directeur adjoint au physicien Georges Bruhat, mort en déportation.

Ancien élève de l'Ecole normale, M. Georges Dupont, l'un des brillants représentants de la chimie organique française, a enseigné à la Faculté des sciences de Bordeaux, dont il fut doyen, à la Faculté des sciences de Paris et à Normale supérieure.

LE PRIX LITTÉRAIRE
DE LA VILLE DE PARIS

Dernier en date des prix littéraires de 1948, le Grand Prix de littérature de la Ville de Paris a été attribué à M. Paul Vialar pour l'ensemble de son œuvre. Le lauréat s'était d'abord consacré à la poésie, puis au théâtre, où plusieurs de ses pièces furent jouées par les Pitoëff. Deux de ses meilleurs romans, *la Meute* et *la Maison sous la mer,* ont été portés au cinéma. M. Paul Vialar, qui en 1939 avait obtenu le prix Femina avec *la Rose de la mer*, a entrepris de brosser, dans *la Mort est un commencement,* une fresque de la vie contemporaine, dont cinq volumes ont déjà paru.

Rappelons que les précédents lauréats du Grand Prix de littérature de la Ville de Paris avaient été, avant la guerre, Roger Martin du Gard et André Dumas, et, depuis la libération, les regrettés Léon-Paul Fargue et André Suarès.



LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA POLITIQUE FRANÇAISE :

Robert Havard de la Montagne, *Histoire de la démocratie chrétienne de Lamennais à Georges Bidault* (Amiot Dumont, 250 pages). L'auteur s'efforce de reconstituer la généalogie politique du Mouvement républicain populaire, qui joua depuis 1945 un rôle important dans la vie de la France. Il rattache ce mouvement à la politique du ralliement préconisé par Léon XIII pour ce qui est de son loyalisme républicain ; à Lamennais et à Ozanam, en passant par Marc Sangnier, en tant que démocratie chrétienne. C'est l'occasion pour lui de retracer l'histoire du libéralisme catholique, mais dans un esprit de franche hostilité à l'équipe de *l'Aube,* à laquelle il reprocha « d'avoir reconquis moins d'âmes qu'elle n'en a orientées vers le marxisme ». Aux dirigeants actuels du M. R. P. il fait grief de leur rôle dans l'épuration, de leur cohabitation avec l'extrême gauche, de leur « électoralisme », etc..

Quelque jugement que l'on porte sur les tendances de ce livre, la partie historique en est intéressante et solidement documentée.

LA GÉOGRAPHIE HISTORIQUE :

Jean Mermont, *les Géants liquides* (Editions Internationales, 132 pages). Une petite histoire des grands fleuves, du Nil à l'Euphrate. « Rien de plus individualisé qu'un cours d'eau : chacun a sa physionomie propre. » Il y a les fleuves-rois, les fleuves-dieux, et aussi les fleuves maléfiques par la pestilence des marécages qu'ils alimentent ou le fouillis inextricable de végétation que leur humidité entretient. « Femmes, disait Antipater, qui fatiguez vos bras à moudre le blé, reposez-vous, dormez le matin à votre aise. Ce que faisaient vos mains laborieuses, les déesses de l'eau le feront. »

Et voici successivement le Nil, qui, en moins de cent jours, roule sur l'Egypte 90 millions de mètres cubes d'une eau dont chaque litre tient en suspension un à deux grammes du plus riche limon de la terre ; la « sage puissance du Congo » ; les deux Nigers, égarés dans le sable; le Zambèze, « père de la fumée tonnante » ; l'Amazone, ou le mystère de l'incommensurable ; le Rio de la Plata, « fleuve collectif » ; l'Orénoque, aux seize bouches ; le Mackenzie, fleuve de l'uranium (découvert en 1930) ; le Saint-Laurent, aux ondes de cristal ; le Mississipi, aux eaux suspendues ; le fleuve Jaune, fléau des Fils de Han ; le Gange et l'Indus, fleuves-dieux ; le Tigre et l'Euphrate, témoins du premier chef-d'œuvre mondial de l'hydraulique.

Légende, histoire et poésie. Mais, parmi ces géants de l'eau, l'Europe ne vient — avec le Volga — qu'au dix-huitième rang...

LA GUERRE MONDIALE :

Maréchal Montgomery, *Avec la Huitième Armée, d'El Alamein à l'Adriatique* (Amiot Dumont, 192 pages). C'est, jour par jour, d'après le journal de son chef, l'histoire de cette admirable unité qui alla d'El Alamein au cœur de l'Italie sans perdre une bataille ni reculer d'un mètre. « Une famille heureuse », dit Montgomery, qui insiste sur le caractère vital, un peu méconnu, du combat d'El Alamein, dont la perte eût entraîné celle de l'Egypte.

La VIII[e] Armée est née dans les déserts de l'Afrique du Nord et y a fait son instruction. Elle s'est immédiatement adaptée aux opérations de Sicile, ce qui démontre qu'une unité pénétrée des principes fondamentaux de la guerre peut s'assurer la victoire, quels que soient le climat et le terrain.

Le général Montgomery attache une grande importance au rôle joué par le bon fonctionnement du ravitaillement dans cette campagne, qui s'étend du 13 août 1942 au 31 décembre de l'année suivante. Récit sobre, sans digression ni emphase, où l'auteur est hanté par le souci constant de rendre à chacun la part de mérite qui lui revient. Le livre se referme sur son message d'adieu aux troupes : « Je ne sais pas si je vous manquerai, mais vous me manquerez plus que je ne saurais dire. Je regretterai particulièrement les contacts personnels et les saluts joyeux que nous échangions lorsque nous nous croisions sur la route. »

ALBERT MOUSSET.

BIBLIOGRAPHIE

Histoire

Les amateurs de récits historiques liront avec intérêt l'ouvrage que le général Sanchez Salazar, ancien chef du service secret mexicain, et Julian Gorkin ont consacré aux derniers instants du grand rival de Staline : *Ainsi fut assassiné Trotsky* (Edit. Self). Les auteurs ont été mêlés de très près, tant par leur profession que par leur sympathie, aux événements qu'ils rapportent. C'est là ce qui confère à leur témoignage sa plus grande valeur.

Roman

On a comparé *Nada* (Stock, édit.) aux *Hauts de Hurlevent*. Il est de fait que le destin de cette jeune orpheline de dix-huit ans, qui, plongée dans un milieu bourgeois condamné par les événements de la révolution, a dû abandonner sa vie calme pour se livrer à toutes sortes d'expédients, est très émouvant. Les caractères sont peints avec cette âpreté, cette émotion, mais aussi avec cet accent de sincérité qui avaient valu au roman d'outre-Manche son éclatant succès. L'auteur de *Nada* est une jeune Espagnole, Carmen Laforêt, dont le talent d'écrivain a été consacré en 1944 par l'attribution du prix Eugenio Nadal.

Depuis un an l'opérette à grand spectacle *Violettes impériales* connaît au théâtre Mogador un succès mérité. Le baryton Jean Merkès (ci-dessus), gracieusement entouré de M[mes] Lina Wallis et Raymonde Allain, y affirme chaque jour davantage la maîtrise de sa belle voix au timbre nuancé.

LES FOYERS SUÉDOIS
POUR LES ENFANTS DE FRANCE

En 1942, aux heures les plus noires de l'occupation, des Suédois amis de la France créaient en Seine-et-Marne un foyer où étaient recueillis quelques-uns des plus malheureux parmi les enfants victimes de la guerre. Depuis lors l'œuvre des « Foyers suédois pour les enfants de France » s'est développée. Nous avons pu nous en rendre compte en visitant, sous la conduite de M. le consul de Suède à Paris, à Coye-la-Fôrêt, dans l'Oise, les deux chalets ombragés de l'Ermitage et des Tilles, où des enfants de familles pauvres viennent puiser en pleine forêt des couleurs pour leurs joues et de la joie pour leurs yeux. Mille cinq cents petits Français, garçons et filles, ont déjà été hébergés dans ces foyers, où ils sont vêtus, nourris, instruits et choyés. Une cinquantaine de millions ont été consacrés à cette œuvre, témoignage vivant et touchant de l'amitié que porte la Suède à notre pays.

COURRIER THÉATRAL

Semaine anglaise est une pièce plate. *N'empêchez pas la musique* est une pièce prétentieuse. Imaginez un horrible mélange d'Henry Bataille et d'Henry Bernstein, remuez, ajoutez-y une pointe de Steve Passeur, un zeste de Georges Ohnet et, dans un style ampoulé à frémir, vous avez le ton Fabien Reignier. De quelle musique s'agit-il ? De l'amour, bien entendu, de l'harmonie qui règne entre deux êtres appelés, de toute éternité, à se rejoindre. Cora, la mère, trente-huit ans, femme d'affaires, veuve après un an de mariage, a eu dans sa jeunesse une aventure qui représentait pour elle le grand amour. Elle a refusé alors de s'expatrier pour suivre ce Jean qui était la seule chance de sa vie. Dix-sept ans après, sa fille Laure est amoureuse à son tour. De qui ? De Marcel, un joueur d'accordéon. Cora, qui méprise les hommes et s'en sert à la façon des mantes religieuses, ne peut admettre que Laure vive sa vie. Mais Jean revient, sa gangue de dureté craque, Laure, au moins, sera heureuse. Cette histoire, à laquelle est mêlée une grand-mère alcoolique et mythomane, comporte un prologue et un épilogue dans une gare, pour « faire moderne », et peut-être, après tout, dans un autre style, et malgré son artifice, eût-elle fait une pièce possible. Mais son dialogue, d'un bout à l'autre, est d'une fausseté désespérante. Il faut dire que M[me] Jacqueline Delubac, qui excelle dans le genre faux, s'y trouve particulièrement à l'aise. Mais on regrette que M[me] Marcelle Géniat, qui interprète le rôle de la grand-mère, y fasse un usage si peu digne de son talent. Du reste de la distribution se détache M[lle] Georgette Toja, dont la gracieuse sincérité aura, souhaite-t-on, sa revanche.

M. Jean Darcante a accueilli au théâtre de la Renaissance un spectacle de Gaston Baty, *Prosper*, de M[me] Lucienne Favre. Cette crapuleuse histoire de la prostituée Malvina dans la casbah d'Alger paraît, elle aussi, à première vue, de la postérité de *Maya*. et, malgré la couleur du texte, la mise en scène y passe au premier plan. M. Baty s'en est donné à cœur joie, et tels tableaux, comme la psalmodie des Arabes autour du Bédouin Postillon ou le grouillement bariolé du quartier réservé, peuvent être considérés comme constituant l'apothéose de sa manière. C'est un spectacle à voir, où M[mes] Germaine Montero et Marie Kalff, entre autres, se détachent d'une troupe menée avec autorité.

Y. G.

COURRIER MUSICAL

Elle est revenue, la sorcière du flamenco. Ni tout à fait la même ni tout à fait une autre. Sait-on seulement si le spectacle est nouveau ? Que titres et programmes changent ou se répètent, la création est perpétuelle. Est-ce même un spectacle ? On est là comme si, au hasard des rues, sur une place ou dans un cabaret, à Cordoue, à Séville, on avait tout à coup le choc de cette vie bruissante et dansante d'un peuple en qui tout est chant et rythme. Et, chaque soir, la flamme brûle, se consume et renaît : de la salle qui, peu à peu, frémit, s'anime avec elle, Carmen Amaya exige toujours plus pour donner davantage. Tout en muscles et nerfs, visage douloureux ou exultant, elle combat pour une victoire qui s'achève en don de volonté et d'amour, si sensible au moindre effluve qu'un rien l'attriste ou la déchaîne ; le jeu des éclairages n'a-t-il pas obéi assez promptement ? on la devine prête à quitter la scène en claquant rageusement du talon ; mais qu'un cri parte, « ollé ! », et elle envoie des baisers, des rires, les fleurs de sa coiffure en signe de joie. Tout autour d'elle le feu crépite, les Amaya voltigent, tournoient, pincent la guitare, frappent des pieds, chantent, battent des mains. C'est Leonora et c'est Antonio, couple de jeunesse et de grâce, qui se cherchent, se frôlent, puis s'étreignent furieusement. C'est Paco, courbé

sur sa guitare et se jouant un air qui semble sa propre complainte ; c'est la danse sensuelle de la Faraona, et ce sont les juvéniles bondissements de Maria et Antonia. Et c'est aussi l'extraordinaire Luisillo (ni un Amaya ni un gitan, mais intégré à la tribu, adopté par elle, digne d'elle). Danse-t-il une malagueña classique ? Il la transfigure, la divinise ; puis, d'un morceau de virtuosité pure, il fait toute une féerique histoire et, sur un fol tourbillon, il s'arrête brusquement, se piquant au sol, net et rigide comme une épée. Carmen revient, « surgie de la croupe et du bond » ; elle improvise, avec l'infaillible instinct de sa race, les capricieuses variations que lui inspire la température du moment. Et le poème gitan *la Bata flamenca* se termine. Il nous a jeté aux yeux, comme un ballet de fleurs, des couleurs violentes — orange et rose vif, jaune et vert cru, ocre, amarante et écarlate — qui, sous notre ciel, ont crié le sang et la lumière des sortilèges d'Espagne.

L. MAURICE-AMOUR.

BIBLIOGRAPHIE

Demain... l'océan Indien, par Alfred Silbert (la Nouvelle Edition, 276 pages). L'auteur, qui est un spécialiste des voyages lointains, a parcouru récemment les rivages de l'océan Indien, de Calcutta à Melbourne, non sans un sérieux crochet en Indochine. Il est rentré avec la préoccupation évidente du destin nouveau de l'Inde et des progrès du communisme dans le Sud-Est asiatique, facteurs qui se relient étroitement aux préoccupations qui assiègent par ailleurs l'Europe.

Sa thèse est qu'en cas de conflit l'océan Indien constituerait un réservoir de forces de premier ordre et que la balance pencherait du côté où pèserait l'Inde elle-même.

GALERIE

"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye.
MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

MADELEINE LUKA. « DEVANT LE PHOTOGRAPHE. »

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

La peinture de Charmy est toujours prenante et suggestive ; c'est là le caractère primordial de son œuvre. Mais elle sait varier les moyens d'expression et rester très personnelle, en n'étant jamais tout à fait la même. Ses œuvres récentes diffèrent de ses toiles plus anciennes par une tendance au style et par la réalisation d'une large synthèse tant dans ses nus que dans ses portraits, ses paysages ou ses natures mortes. Sa peinture est à la fois voluptueuse et sensible par son interprétation de la nature et par sa technique, dont la large facture ne le cède en rien à la délicate harmonie des coloris. Certaines de ses dernières toiles, très dépouillées, sont peut-être celles qui parlent le plus à l'esprit comme aux sens. (Galerie Raspail.)

Gilbert Privat présente dans son atelier ses sculptures et quelques peintures et aquarelles. Cet artiste de grand talent possède deux qualités essentielles : il sait être personnel tout en restant dans la tradition et possède une grande sensibilité qu'il exprime dans son œuvre. Amoureux de la ligne et de l'harmonie, il apprécie plus particulièrement les courbes, et dans ses sculptures l'arabesque demeure toujours l'élément dominant.

Praticien habile, Gilbert Privat conçoit généralement son œuvre d'après la forme même du bloc, et parfois il taille l'ardoise, technique difficile et rarement employée chez les sculpteurs.

Ses compositions, ses maquettes de monuments, ses nus, ses bustes affirment toujours ce souci de la ligne dont nous parlions plus haut et affirment le classicisme de leur auteur.

Quant à ses aquarelles, elles sont nuancées et très sensibles dans la traduction de l'atmosphère.

Mary Damin présente ses œuvres 32, avenue George-V. Cette artiste possède un tempérament lyrique qu'elle exprime dans ses peintures où s'observe comme une certaine nostalgie poussée parfois jusqu'au tragique. Ses paysages aux ciels lourds, surchargés de nuages gris, ses villages bretons ou picards sont traités avec un sens très compréhensif du « climat » ; elle cherche à rendre non la nature pour elle-même, mais l'atmosphère d'une région bien caractérisée. Ses portraits sont évocateurs aussi : signalons ceux de Georges Huisman et du peintre Anders Osterlind.

Madeleine Luka présentait dans son atelier ses œuvres, peintures, dessins et illustrations. Cette artiste, très connue par ses portraits et notamment ses portraits d'enfants, a tenu à montrer qu'une grande partie de son art était consacrée aux compositions, aux paysages et aux natures mortes. Possédant un sens profond de la nature, Madeleine Luka évoque les différentes heures et les saisons dans le paysage familier de sa maison natale ; elle se plaît particulièrement à rendre l'intensité lumineuse des couchers de soleil. Quelques-unes de ses compositions tendent à une certaine abstraction, et dans ses portraits se révèle un profond souci de psychologie.

Ses illustrations sont délicatement sensibles, notamment celles qu'elle a consacrées au *Deuil des primevères* de Francis Jammes, ou ses scènes d'enfants des *Contes* de Perrault, etc.

W. Stabell se complaît dans un certain primitivisme de forme. L'artiste semble avoir subi l'influence — lointaine d'ailleurs — des Nabis. Ses portraits et compositions offrent surtout une exquise délicatesse de tons : bleus, mauves et gris.

Aicardi, qui expose à la Galerie Pelletan-Helleu, est un Provençal. Il convient de le signaler, car sa peinture possède les qualités de l'esprit méditerranéen : art constructif, équilibré, rationnel, auxquelles se mêle parfois une certaine poésie, poésie du réel bien entendu. Comme Cézanne, c'est un naturaliste : il aime à interpréter plus particulièrement des paysages et des natures mortes. Ce chercheur pousse loin ses investigations : témoins ses nombreuses études d'après des citrons ou des pommes.

MAURICE SÉRULLAZ.

Pour la première fois un avion chargé de caisses de cognac a décollé de l'aérodrome de Châteaubernard, près Cognac, à destination de Londres. Il convient de féliciter de son heureuse initiative la Maison Martell, dont la précieuse liqueur est à l'étranger un ambassadeur des plus appréciés de la qualité française.

ACTUALITÉ JURIDIQUE

La nouvelle loi sur les baux commerciaux

La loi du 1er septembre 1948, dont j'ai donné l'analyse (1), était demeurée étrangère aux baux commerciaux. Après qu'un décret du 19 mars 1947 eut déterminé la liste des textes à codifier (2), la loi du 25 août 1948 a réglementé, en la généralisant, la revision prévue par la loi du 30 juin 1926, modifiée par la loi du 18 avril 1946 (3). En voici l'économie :

1° *Quels baux sont susceptibles de revision.* — Ce sont les baux d'immeubles ou de locaux à usage commercial, industriel ou artisanal (ce qui exclut les terrains nus) conclus avant la promulgation de la loi, non expirés et non renouvelés en vertu de la loi du 30 juin 1926, laquelle, nous l'avons vu, ne visait que les baux renouvelés. La nouvelle loi comble donc une lacune, puisque, désormais, la revision devient possible dans tous les cas.

Une question, toutefois, peut se poser, qui n'est pas résolue par notre texte : celui-ci s'applique-t-il aux baux contenant une clause d'échelle mobile (4) ? La réponse négative paraît dictée par la différence substantielle des deux cas, qui commande des solutions différentes.

De toute évidence, le législateur de 1948 n'a eu en vue que les baux à loyer fixe. Pour les autres s'appliquera éventuellement le décret du 1er juillet 1939 demeuré en vigueur.

2° *Qui peut demander la revision ?* — Ce droit peut être invoqué également par l'un ou l'autre des contractants, lorsque les conditions économiques ont entraîné une variation de plus du quart de la valeur locative des lieux loués, telle qu'elle a été fixée par le bail. Critérium qui déjà figurait dans la loi de 1926 et qui, par son caractère général et réel, exclut tout élément tiré notamment des facultés personnelles des parties. Par ailleurs, la loi ne prévoit aucune limitation de prix dans un sens ou dans l'autre, ne comporte donc aucun « plafond » : il s'agit d'un rajustement équitable à une situation résultant, entre autres choses, de la valeur de la monnaie. Si la première demande peut être introduite dès après la promulgation de la loi, par contre les demandes suivantes sont subordonnées à l'expiration d'un délai de trois ans — mesure qui a pour objet d'éviter une trop grande instabilité dans les rapports entre bailleurs et locataires.

3° *Procédure.* — A défaut d'accord amiable, la demande est formée par acte extrajudiciaire, sans qu'aucune forme soit prévue ni aucun délai imparti. La procédure qui s'ensuit est celle qu'ont instituée les lois antérieures (22 avril 1927, 23 juillet 1933, 18 avril 1946). Par une disposition exceptionnelle, les instances en cours sont réputées avoir été introduites en vertu de la nouvelle loi, « la procédure devant se poursuivre devant la juridiction saisie, qui reste compétente pour statuer » — ce qui a pour effet de valider les procédures engagées par des demandeurs qui n'avaient pas attendu d'y être autorisés par la loi nouvelle.

4° *Effets de la décision de justice.* — Les nouveaux prix s'appliqueront à compter du jour de la demande. Aux termes d'une déclaration du garde des Sceaux, la majoration peut être progressive et s'appliquer par palier.

5° *Ordre public.* — Le caractère d'ordre public de la loi, qui écarte en son article premier toutes dispositions ou conventions contraires, s'il a pour effet de frapper de nullité celles qui tendraient à mettre obstacle à la revision, notamment par une renonciation anticipée, n'interdit pas, semble-t-il, aux parties, ni de prévoir des modalités différentes, ni de renoncer au droit acquis, cela conformément aux règles du droit commun.

Conclusion. — Si la nouvelle loi marque un progrès par rapport à celle de 1926, en ce qu'elle en étend le champ d'application, on peut regretter qu'elle n'ait pas tenu plus complètement la promesse d'unification fournie par le décret susvisé du 19 mars 1947.

P.-L. R.

(1) Numéro du 6 novembre 1948.
(2) Ces textes sont les suivants : L.L. 30 juin 1926, 22 avril 1927, 12 juillet 1933 (art. 5) ; décr. 16 juillet 1935 ; L. 2 février 1937 ; décr. 25 août 1937 et 1er juillet 1939 ; L. L. 28 mai 1943 18 avril et 7 mai 1946.
(3) Voir pour l'analyse de ces textes notre chronique du 3 janvier 1948.
(4) *Permettant aux commerçants, industriels et artisans une action en revision du loyer lorsque, par le jeu d'une clause d'échelle mobile, ce prix se trouve modifié de plus d'un quart.*

LE BRIDGE (N° 56)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 45

LE MORT : ♠ 8 5 4 3 ♡ A ◇ A R V 7 3 ♣ D 8 4

NORD / OUEST EST / SUD

♠ A R V 9 ♡ 9 4 2 ◇ D 10 5 ♣ A 3 2

Sud joue 6 ♠, Ouest et Est ayant toujours passé.

Ouest entame du ♡ R et Est jette le ♡ 3.

Nord joue ensuite ♠ 3 et Est ♠ D. Comment continuer ?

Sud doit laisser la dame, vraisemblablement sèche, faire la levée. Sur une attaque probable à ♣, Sud prend de l'as, coupe un ♡, rentre avec ♠ as, recoupe un ♡, rentre avec ◇ D, joue deux tours de ♠ et passe tous ses ◇, totalisant : 3 ♠ + 2 ♡ coupés + 5 ◇ + ♣ as + ♡ as = 12 levées.

Si Sud prend étourdiment la ♠ D, le petit chelem est manqué si Ouest a ♠ 10 7 6 2 *(ce qui est pratiquement sûr)* et moins de 4 ◇, car le mort n'arrivera pas à faire ses 5 ◇. Il est instructif de le vérifier.

Bibliographie

Colonel Sorret : Bridge Contrat.

Un volume de 302 pages. Éditeur : Yves Demailly, 8, rue Georges-Maertens, Lille.

La préoccupation dominante de ce nouveau système d'enchères est que le chelem « devient le but à entrevoir dès le début des enchères ».

En ouverture, 2 ♣ (l'ouverture traditionnelle et artificielle de 2 ♣) recherchent les as et la force du jeu ; 3 ♣ recherchent les rois.

Dans le cours des enchères, 4 ♣ recherchent les as, 5 ♣, les rois.

Pour prendre un exemple, les réponses à l'interrogative 3 ♣ seront : 3 ◇ (je n'ai pas de roi), 3 ♡ (j'ai le ♡ R), 3 ♠ (j'ai le ♠ R), 4 ♣ (j'ai le ♣ R), 4 ◇ (j'ai le ◇ R), 3 S.-A. (j'ai 2 rois), 4 S.-A. (j'ai 3 rois), 5 S.-A. (j'ai les 4 rois).

UN CURIEUX PARADOXE

Est-il vrai que lorsque les quatre joueurs passent il y a toujours une dupe ? Le raisonnement suivant semble le démontrer : si Nord-Sud ne peuvent pas réussir une demande, disons de 1 ♡, c'est que Ouest-Est peuvent faire au moins 7 levées quand l'atout est ♡, donc que Ouest-Est peuvent réussir une demande de 1 ♡. Il y a donc à chaque donne au moins une équipe qui peut réussir une demande, et c'est cette équipe qui est la dupe d'une quadruple passe.

Je me hâte de dire que je ne donne ce raisonnement que pour le réfuter. La première objection est que, même si ce raisonnement était exact, il ne s'ensuivrait pas que l'équipe qui aurait pu faire 1 ♡ et a passé soit à blâmer ni que son système d'enchères soit défectueux. Une ouverture imprudente et injustifiée de 1 ♡ comporte le risque de faire sortir les adversaires de leur mutisme et de les voir emporter l'enchère finale, qu'ils réussiront sans peine si le partenaire de l'ouvreur n'a presque rien.

La seconde objection est que le raisonnement précédent est faux, malgré son air séduisant. Il y a des donnes où aucun des quatre joueurs ne peut réussir une demande, quelle qu'elle soit. Pour le prouver, je ne ferai pas de théorie, mais donnerai un exemple, composé par le regretté Armand Godoy fils, en janvier 1944.

♠ 3 2 ♡ A R D V 10 ◇ ... ♣ 9 8 7 6 5 4

♠ ... ♡ 3 2 ◇ 9 8 7 6 5 4 ♣ A R D V 10 | NORD / OUEST EST / SUD | ♠ A R D V 10 ♡ 9 8 7 6 5 4 ◇ 3 2 ♣ ...

♠ 9 8 7 6 5 4 ♡ ... ◇ A R D V 10 ♣ 3 2

Je vais démontrer qu'aucun des quatre joueurs ne peut réussir une demande. Il suffira pour cela de le démontrer pour Sud, puisque les quatre mains sont de composition identique. C'est ainsi que chaque joueur a 5 honneurs à une couleur, chicane à une autre, 3 2 à une autre et 9 8 7 6 5 4 à la dernière. De plus, les distributions entre les 3 autres joueurs sont identiques. C'est ainsi que le joueur qui a 5 honneurs voit, à cette même couleur : 9 8 7 6 5 4 chez son adversaire de gauche, chicane chez son partenaire et 3 2 chez son adversaire de droite. Les 4 jeux sont absolument symétriques.

Si Sud joue 1 ♠ il tombera d'une levée. Ouest entamera ♣, passera deux ♣ et Est fera encore 5 ♠.

Si Sud joue 1 ♡ (je néglige le paradoxe d'un Sud demandeur à ♡ avec chicane à cette couleur), il tombera de deux levées. Ouest entamera ♣, passera ses cinq ♣ puis jouera ♡. Est fera encore 1 ♡ et 2 ♠.

Si Sud joue 1 ◇, il tombera de deux levées. Ouest jouera d'abord ♣ A R, puis ◇. Ouest fera deux ♣ et un ◇ et Est 5 ♠.

Si Sud joue 1 ♣ (de nouveau paradoxal, avec deux petits ♣), il tombera d'une levée. Ouest fera d'abord 5 ♣ puis jouera ♡, et Est fera encore 2 ♠.

Si Sud joue 1 sans-atout, il tombera de deux levées. Ouest fera d'abord ses cinq ♣ puis jouera ◇, de sorte que Est fera encore 3 ♠.

Sud ne peut donc réussir aucune demande, et il en est de même pour les trois autres joueurs.

L'ensemble des donnes, qui jouissent de cette paradoxale propriété qu'aucun des 4 joueurs ne peut réussir une demande, est sûrement d'une probabilité totale négligeable, de sorte qu'on peut admettre pratiquement, quoique cela soit théoriquement faux, qu'à chaque donne une équipe au moins peut réussir une demande.

ÉTUDE N° 46

LE MORT : ♠ R V 10 2 ♡ D V 10 9 3 ◇ A 7 4 3 ♣ ...

entame : ♣ R | NORD / OUEST EST / SUD

♠ A D 6 5 ♡ A 5 2 ◇ R 6 5 2 ♣ A 2

Les enchères :

SUD	OUEST	NORD	EST
1 S.-A.	2 ♣	3 ♡	passe
3 ♠	passe	4 ♠	passe
4 S.-A.	passe	5 ◇	passe
6 ♠			

Ouest entame du ♣ R. Comment jouer ce chelem ? Où est le danger et quelle est la précaution à prendre ? Si Sud ne l'a pas prise, peut-il encore faire le chelem au cas où le danger à craindre deviendrait une réalité ?

ANDRÉ CHÉRON.

PHILATÉLIE

LA SÉRIE GANDHI

Après une assez longue gestation, la série hindoue à l'effigie du Mahatma Gandhi a vu le jour le 15 août, à l'occasion du premier anniversaire de l'indépendance de l'Inde.

Elle a été imprimée en héliogravure par la célèbre firme suisse Courvoisier et se borne à quatre valeurs : 1 ½ anna, 3 ½ a., et 12 a. et 10 roupies. Légende MAHATMA GANDHI 2 octobre 1869 - 30 janvier 1948 ; grand format et impression tricolore pour le 10 roupies.

J. BELLAY.

P. HENRY 23, Faubourg-Poissonnière, Paris (9e). Tél. : Prov. 60-40. Spécialiste en timbres d'Europe anciens et modernes, à la pièce ou en séries. ACHAT de collections, lots et vieilles archives. Grand choix de timbres de France.

GROUPEMENT pour la RECONSTITUTION des ÉGLISES et ÉDIFICES RELIGIEUX SINISTRÉS

EMPRUNT de 1.300 millions en OBLIGATIONS 5 % de fr. : 10.000

Garanti par l'État, exempt de toutes taxes.

Intérêt annuel : 500 francs, payable le 15 décembre.

Prix d'émission : fr. 9.550.

Pour permettre l'affectation des fonds recueillis, l'emprunt est divisé en tranches : chaque souscripteur est assuré que sa souscription sera appliquée au culte correspondant à la tranche choisie. Seules les souscriptions non spécialisées seront réparties au prorata des besoins entre les différents cultes.

(B.A.L.O. du 20 décembre 1948.)

LA FOIRE DE LYON DE 1949

C'est du 23 avril au 2 mai 1949 qu'aura lieu la Foire internationale de Lyon.

Point n'est besoin de rappeler aux industriels et commerçants son organisation, son sérieux et son importance.

Il suffit d'indiquer que, dans quelque branche de l'industrie que ce soit, les maisons les plus représentatives de notre production nationale ont coutume d'y participer.

Il en sera de même pour la Foire de 1949.

Les adhésions reçues à ce jour dépassent de beaucoup les disponibilités de la Foire, qui aurait souhaité pouvoir les accueillir toutes et a tout fait pour cela.

Malheureusement, elle ne peut aller au delà des emplacements dont elle dispose.

Elle demande à chacun de bien comprendre sa situation et elle s'excuse d'ores et déjà auprès des maisons qui ne pourront être satisfaites.

On peut espérer que des circonstances plus favorables lui permettront, dans un avenir rapproché, de disposer d'emplacements suffisants pour recevoir toutes les maisons qui sont désireuses de participer à son marché annuel.

La Foire ne négligera rien pour atteindre ce résultat.

HOTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

NICE TERMINUS Hôtel-Restaurant Face gare.

Le Fureteur, la revue littéraire, historique, médicale et scientifique, grâce à ses érudits collaborateurs, répondra à toutes les questions que vous lui poserez. Instrument de travail pour les uns, divertissement pour les autres, *le Fureteur* poursuit la formule qui a conquis tous les chercheurs et curieux du célèbre *Intermédiaire*. Dès aujourd'hui, abonnez-vous au *Fureteur*. (Ne se vend pas au numéro). Abt : 1 an, 12 numéros : France, 250 fr. ; étranger : 450 fr. 32, rue Chalgrin, Paris (16e). C. C. P. Paris 5815-38.

ASPERGES et FRAISIERS

Vous récolterez des Asperges de qualité supérieure et des Fraises de MAI à NOVEMBRE avec les plants d'ELITE que vous offre la GRANDE ASPERGERIE DU BERRY à CHATEAUROUX - Indre

Catalogue gratuit N° 52

PETITE ANNONCE

Vends **Théâtre-Guignol** pour enfants, fait par spécialiste, avec décors, herses et rampes électriques, marionnettes. Tél., après 20 heures, à EUR. 51-49 ou écrire : DE LA QUÉRIÈRE, 72, rue de Rome Paris (8e).

RUBRIQUE IMMOBILIERE

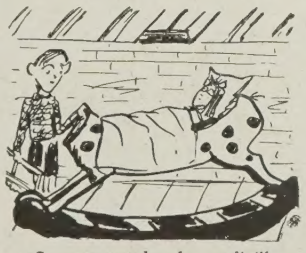
A VENDRE à l'amiable. Région OUEST. SUPERBE PROPRIETE HERBAGERE comprenant BELLE VILLA NEUVE ou maison de maître (eau courante, électricité, chauffage central et téléphone), garage et bâtiments de service ; BONS ET VASTES BATIMENTS DE FERME et 33 hectares d'HERBAGES traversés par un ruisseau. D'un seul tenant, sans haies, en bordure de route nationale.

AFFAIRE UNIQUE. — *Le tout libre de suite*, sans charge de bail.

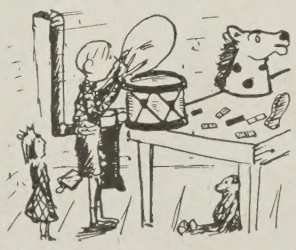
S'adresser à Radio Presse Publicité, 44, rue La Boétie, Paris, qui transmettra.

L'ENFANT DE L'ADVERSITÉ OU MISÈRE ET INGÉNIOSITÉ (CONTE DU JOUR DE L'AN), par CAMI.

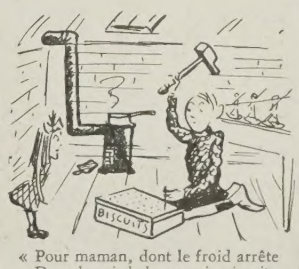
Dans son logis plein de tristesse,
La veuve du Broyeur-de-noir
Reçoit la dame patronnesse
Qui pour ses enfants vient la voir.
Elle apporte un colis d'étrennes
Aux bambins de l'adversité,
L'un sept ans, l'autre deux à peine,
Puis part vers d'autres charités...



« La veuve sort dans la grand'ville
Vendre « à la sauvette » de l'ail.
« — Tous ces jouets sont inutiles,
« Dit Petit-Paul, vite au travail !
« Coupons du cheval à bascule
« Tête, queue et creusons le dos,
« Et ma petite sœur Ursule
« Dans ce berceau fera dodo !



« Au pantin de feutre je coupe
« Des semelles pour mes souliers,
« Et les dominos je découpe
« Pour faire à mère un « râtelier ».
« La peau de mon tambour, je l'ôte
« De ses deux côtés, en douceur,
« Et j'obtiens deux « couches-culottes »
« Imperméables pour ma sœur !



« Pour maman, dont le froid arrête
« Dans les pieds le sanguin circuit,
« Fabriquons une chaufferette
« En trouant la boîte à biscuits.
« Puis faisons fondre sur la pelle
« Mes soldats de plomb, en moulant
« Des fourchettes, des écuelles...
« Maman aura son jour de l'An ! »

La veuve en son huitième étage
Rentre couverte de flocons...
« — Oh ! maman, bénis mon ouvrage !
Dit l'enfant au cerveau fécond,
« Mais je n'ai pas fini du reste,
« Et je vais en moins de deux
« Avec les jouets qui me restent
« Te faire un buffet Henri-II ! »

Le Directeur-Gérant : G. CAHEN-SALVADOR.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny. Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 1er trimestre 1949. Imprimeur n° 79.

Pour vos Enfants :

POTAGES
GATEAUX
ENTREMETS

FLORALINE

RIVOIRE & CARRET

DRAEGER